

ABSTRACT

LES ELEMENTS DE TERRE, D'AIR, D'EAU ET DE FEU ET LEUR EMPRISE SUR LES PERSONNAGES DANS QUATRE ROMANS DE HENRI BOSCO

Henri Bosco est homme de Provence, solitaire, silencieux; son oeuvre traduit un esprit régionaliste, typiquement rattaché aux exigences de la terre natale, mais aboutissant par le fait même à l'universel: la vie qui anime les romans de Bosco est toujours rêvée en même temps que vécue; cachée sous la réalité de surface naît une seconde signification issue de la participation de l'homme aux puissances cosmiques de la nature. Ainsi, Le Mas Théotime, Hyacinthe, Sabinus et Malicroix sont oeuvres d'incarnation, de fusion des personnages au sein d'une réalité extérieure bouillonnante d'activité surnaturelle. Cette réalité extérieure, nous la croyons soumise aux éléments de terre, d'air, d'eau et de feu, pouvoirs du cosmos animés de forces vitales tout aussi imprévisibles que celles de l'homme; les romans de Bosco sont une suite ininterrompue d'images issues non pas de l'aspect purement descriptif de la réalité, mais aussi de l'imaginaire, de la communion de l'homme aux démons de l'obscurité.

Tous les êtres sont des rêveurs et les "éléments" sont la matière même de leur rêverie; de ce fait ils

deviennent eux-mêmes puissances du paysage et leur affrontement est immédiat.

Cet aspect de la mutualité de l'homme et des forces cosmiques, nous l'étudierons de la façon suivante: en premier lieu, division du travail en quatre parties consacrées à l'étude des quatre éléments (la terre, l'air, l'eau et le feu). A l'intérieur de chacune de ces parties, nous tenterons de cerner le "tempérament" ou mieux la matière vitale de l'élément en question; nous pourrons alors définir le processus de rencontre qui lie le dynamisme créateur des puissances de la nature aux personnages des quatre romans déjà cités.

L'oeuvre de Bosco est essentiellement animiste; elle donne la vie à toutes choses visibles, la matière comme les êtres humains.

ROMANS ETUDIES

<u>Hyacinthe</u>	Paris, Gallimard, NRF	1940
<u>Le Mas Théotime</u>	Paris, Gallimard, Livre de poche	1945
<u>Malicroix,</u>	Paris, Gallimard, Livre de poche	1948
<u>Sabinus</u>	Paris, Gallimard, NRF	1951

QUATRE ROMANS DE HENRI BOSCO - Maurice Coulombe

LES ELEMENTS DE TERRE, D'AIR, D'EAU ET DE FEU
ET
LEUR EMPRISE SUR LES PERSONNAGES
DANS
QUATRE ROMANS DE HENRI BOSCO

by

Maurice Coulombe

A thesis submitted to the Faculty
of Graduate Studies and Research in par-
tial fulfillment of the requirements for
the degree of Master of Arts.

Department of French Language
and Literature
Mc Gill University
Montreal

April 1970

Introduction

S'il nous fallait dépeindre en un mot l'ensemble de l'oeuvre assez considérable de Henri Bosco, nous ne tarderions pas à utiliser celui de mystère, avec toutes les ambivalences propres à ce mot. Le mystère transperce partout, il s'active aux sources les plus profondes de la vie, voilé sous l'apparence purement factice de la réalité.

L'étude des quatre éléments cosmiques, la terre, l'air, l'eau et le feu, n'expliquera pas de façon objective ou rationnelle les diverses manifestations du mystère à l'intérieur des quatre romans choisis. Notre but n'est pas de trouver des liens de cause à effet là où le surnaturel et le mystique se déploient dans toute leur puissance et leur fascination; l'intérêt de notre recherche réside dans l'approche d'un univers insolite, point de fusion de l'imaginaire et du réel et dissolution du visible et de l'invisible.

Cette atmosphère déroutante de surnaturel, Bosco, dès l'enfance, en expérimente les multiples facettes

au point d'entretenir avec elle une familiarité extrême; de sa mère il hérite la faculté d'entrevoir l'être secret des choses: ainsi la maison qu'il habite avec ses parents ne tarde pas à se transformer en "créature animée", fourmillant d'objets hétéroclites tous chargés de la puissance d'imagination propre à l'enfant rêveur. Du même coup, le monde matériel s'enrichit d'une dimension supérieure, spirituelle. A cette même époque se façonnent, dans l'esprit de Bosco, les éléments d'une dualité intérieure qui façonnera tous les grands personnages de son oeuvre: la famille vit en Provence, plus particulièrement dans le Lubéron; or cette contrée présente deux visages diamétralement opposés: d'un côté le Lourmarin, paysage champêtre reflétant l'équilibre et la simplicité rustique, de l'autre la Durance, pays ténébreux et violent, parsemé çà et là de ruines étranges. Très vite le jeune Bosco s'éveille à ce contraste insolite, tissant du même coup les deux aspects de son tempérament: du Lourmarin il fait sienne la douceur et le calme paisible; de la Durance il prend la sauvagerie et le caractère impétueux.

Bosco ne peut contenir, comme tous les personnages qu'il a créés, cette sensibilité très

vive de tout son corps. Enfant, ses sens sont naturellement éveillés aux diverses manifestations de la nature primitive; il laisse libre cours à son imagination débordante, inventant les sortilèges les plus bizarres, sortilèges qu'il transmet par la suite à la nature environnante. Car le jeune Bosco est un rêveur originel, abandonné à lui-même; très vite il est devenu attentif aux moindres vibrations de son entourage:

"Des objets à moi, en effet, se manifestèrent, dès lors, des relations d'amitié ou d'antipathie qui rendaient souvent agréable- ou désagréable- telle pièce de la maison." ¹

Comment s'étonner que l'âme de cet enfant isolé, hantée par des parents trop superstitieux, soit si rapidement entrée en contact avec le mystérieux, l'invisible? Bosco, en scrutant à nouveau cet univers tout empreint des délires de son imagination, ne tarde pas à y entrevoir le choc des puissances contraires; mais l'essentiel est que ce déchirement cosmique, actualisé par la rencontre des zones tempérées et des tempêtes

1. BOSCO, Henri, Le Jardin des Trinitaires, Paris, Gallimard, NRF, 1949, p.21

furieuses, s'incarne à même l'édifice mental de l'humain: ainsi naît le combat intérieur entre douceur et sauvagerie, entre bien et mal.

Bosco conserve toute sa vie les marques de son enracinement provençal ; jeune adolescent, il n'en a pas moins développé le goût des grandes aventures. A cette "facilité d'exaltation" s'ajoute la croyance des religions primitives, toutes empreintes de la fureur des forces naturelles. Finalement, il découvre chez les romantiques allemands, tels Novalis, Kleist, Richter, la même vision des puissances contraires du cosmos, le même souci de libérer la matière de son enveloppe charnelle pour en scruter les profondeurs nocturnes.

Si nous choisissons Le Mas Théotime, Malicroix, Hyacinthe et Sabinus pour les fins de notre étude, c'est que ces quatre oeuvres nous apparaissent comme fondamentales au niveau de la perception ambivalente de la réalité. Pascal Dérivat, Martial de Mégremut, Ameline, tous ceux-là vivent en contact intime avec la nature sacrée; reste à savoir lequel des deux pôles exercera le plus d'influence sur l'autre, De toute manière, le déchirement entre forces du bien et forces du

mal est présent partout; il est d'autant plus redoutable qu'on ne discerne pas toujours avec acuité ce qui est bien de ce qui est mal: les esprits n'en sont que plus tourmentés, ce qui nous mène à poser la question suivante: au seuil de cette rencontre de l'homme et de l'univers caché des choses, l'homme a-t-il vraiment l'initiative? Nous ne le croyons pas.

D'abord, pour comprendre la matière sacrée, les héros de Bosco doivent liquider tout l'aspect pragmatique de leur être; ils doivent être naturellement rêveurs pour capter le charme mystérieux de la matière; ils se conditionnent donc en vue d'une attente au cours de laquelle leur est livré un message: cette première révélation des éléments est toujours heureuse puisqu'elle emplit toute l'âme d'une ferveur nouvelle, comme une promesse d'Eden retrouvé.

Mais ces éléments, une fois que les grands personnages de Bosco en franchissent le seuil sacré, projettent d'autres visages moins bénéfiques, façonnés dans les profondeurs souterraines du cosmos. Dès lors l'homme se dissout, ne pouvant s'affranchir de cette menace sourde qui pèse sur lui et qu'il ne parvient pas à

reconnaître pour mieux l'affronter.

Toute notre recherche sera axée sur ce caractère ambivalent des puissances de la Nature; nous avons déjà insisté sur le fait que, pour Bosco, la matière n'est qu'une apparence recouvrant des réalités spirituelles, tout comme le cerveau humain:

"C'est l'Ame Universelle qui a tiré toutes choses des ténèbres de la matière et leur a donné la forme, le mouvement, la vie. Présente à la fois dans tous les points du corps immense de l'Univers, elle anime toutes choses en même temps, restant elle-même toujours entière et indivisible, et dépassant, par sa nature immortelle, tous les êtres qu'elle soutient au-dessus du néant." ¹

Cette citation de Plotin, une des grandes sources d'inspiration de l'écrivain, complète admirablement bien les réflexions de Bosco sur le "bouillonnement" surnaturel du monde. L'âme a des ailes, elle diffuse partout le mystère et la divinité "venus d'en haut". Mais elle s'affaiblit lorsqu'elle s'unit à la matière charnelle, qui la resserre et l'empêche de déployer toute sa puissance. C'est là qu'il faut chercher les sources profondes du Mal: que ce soit dans la Camargue des Malicroix ou les terres ravagées de Clodius, le Mal a son principe dans la Matière

1. WERNER, C. , La philosophie grecque, Payot, p.200

même, corporelle. Le Mal n'apparaît jamais nu; il est toujours captif, actualisé dans une forme quelconque pour mieux répandre sa terreur. La terre, par exemple, créatrice du mal comme du bien, est aussi réceptacle concret des deux pôles.

Cette dialectique des forces bénéfiques et maléfiques, cette alternance de l'ombre et de la lumière, nous devons en dégager dès maintenant les manifestations multiples à l'intérieur de l'humain. Nous avons déjà souligné que les personnages de Bosco, pour en arriver à interpréter la face sacrée des choses, devaient être naturellement rêveurs. Or n'est-ce pas là rejoindre un état d'âme propre aux civilisations primitives? L'homme, alors, se nourrissait de rêves; guidé beaucoup moins par la raison que par l'instinct ou les sens, il participait directement de la puissance mythique des éléments. Très vulnérable aux charmes de la nuit, il était porté, tout comme Bosco enfant, à soutirer du monde voilé et silencieux les moindres secrets. Toutefois, Bosco pousse encore plus avant sa démarche ascétique vers le mystère: comme tous ses grands héros, il

pressent, au coeur de la nuit, tout un fourmillement d'ombres vaporeuses, maléfiques du fait de la part d'inconnu et de silence qui les entourent. Les personnages ne peuvent résister à l'envoûtement de cet univers d'invisible; seul un intense besoin de sécurité met un frein à leur avance au milieu des ténèbres.

Il importe de signaler que cette communication de l'homme avec la nuit, malgré toutes les embûches qui s'y voilent, est tout entière intégrée à la mystique surnaturelle de Bosco: de même que le cosmos s'agite intensément dans les profondeurs d'une vie seconde et trouble, de même la nuit, monde de reflets et d'échos, suggère dans toute sa plénitude l'ambivalence propre à la matière:

"Car j'avais un faible pour ces beaux mirages qui sont un écho, un reflet, ce qui parle ~~en~~ l'air sans avoir de bouche, l'image qui double dans l'eau la forme d'un cygne, l'âme d'une branche, ou sur un mur ce qui n'est que l'ombre d'un être d'autant plus réel qu'on ne le voit pas." ¹

"Un être d'autant plus réel qu'on ne le voit pas..." C'est dire que la liaison homme-cosmos s'établit au niveau de l'imagination, du pressentiment; Bosco entretient un goût étrange pour "ce qui n'est pas"; le vide n'existe plus,

1. Monclar, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1947, p. 215.

il est toujours comblé par la présence d'un ange ou d'un démon, par un objet mystérieux: or le mystère n'est jamais connu, ni même pénétré. Les grands héros bosciens méditent sur l'inconnaissable, ils en subissent les joies, les tourments. A défaut d'explication rassurante, ils retiennent de leur affrontement avec la matière biface l'inquiétude, l'effroi ou l'étonnement; ils seront hypersensibles aux moindres vibrations de la vie secrète des éléments, et ce avec une curiosité digne des grands fauves à l'affût de leur proie.

En résumé, nous pouvons dire que tout le cosmos est spiritualisé par un fourmillement de regards nocturnes attendant un autre regard qui sache les percevoir; mais l'homme est faible, il s'enflamme au moindre signe de violence ou de sauvagerie: c'est ici que le thème de la maison protectrice entre en jeu. La maison est toujours un lieu de repos pour l'âme humaine. Elle est l'espace clos et sacré où l'esprit se retire en lui-même pour mieux se protéger contre les espaces sans limites du dehors. Ainsi dans Malicroix, c'est en s'accrochant à la Redousse, maison solitaire sur l'île désertique, que Martial de Mégremut peut

reprendre ses esprits et s'abriter des fureurs du vent.

Pourtant, même à l'intérieur de la maison réconfortante, le héros boscien ne parvient pas à tarir la source de fascination qui s'agite dans son âme: nous verrons plus tard que cette vulnérabilité est la nature même du héros épique, celui qui porte le lourd fardeau d'un destin commun, légué par les ancêtres.

Pour l'instant il ne s'agit, dans cette introduction, que d'entrevoir certains points de repère de la démarche spirituelle de Bosco; ces indications préliminaires nous permettront, au cours de l'étude détaillée de chacun des quatre éléments, de mieux reconnaître les différentes facettes du mystère: car le mystère est quelque chose où les personnages de Bosco sont eux-mêmes engagés, qui les pénètre, les imprègne; ils ne peuvent jamais l'objectiver, c'est-à-dire le délimiter, le circonscrire comme un problème. Et puisqu'ils sont eux-mêmes "êtres multiples", ils ont besoin de tous les éléments qui les constituent pour réaliser leur unité tant recherchée: voilà pourquoi ils sont toujours en quête de sacré, d'obscur, d'inconnu:

"Nous n'atteindrons jamais à notre totalité si nous n'endossons pas les obscurités qui sont en nous; car il n'est de corps qui, dans sa totalité, ne jette une ombre; cela non en vertu de quelques motifs raisonnables, mais parce qu'il en a toujours été ainsi et que tel est le monde. L'homme, en une certaine acception, n'est pas bon; en dépit de tout ce qu'on peut en prétendre, il ne l'est pas, et il vaut mieux, dès lors, en avoir conscience et se demander comment incorporer de façon sensée cet aspect de la nature humaine dans son tout." ¹

Cet extrait du grand psychologue montre bien la nécessité impérieuse qu'a l'homme boskien de réaliser la synthèse de tout son être, cette synthèse s'effectuant en accord avec le monde physique; en lisant les romans de Bosco nous nous apercevons effectivement que le temps et l'espace n'y ont de réalité que dans l'esprit des personnages, qui ne peut connaître les choses qu'à travers les formes de l'espace et du temps qu'il porte en lui. De ce fait, la mutualité homme-éléments, s'établissant d'abord au niveau de la sensation, débouche sur l'imaginaire.

Or nous avons démontré que la matière cosmique est un vaste système de forces, et la résistance que la matière oppose à la soif de connaissance de l'individu est une manifestation de cette force

1. JUNG, C.G., L'Homme à la découverte de son âme.
Payot, p. 123

qui l'anime. Bosco prend bien soin de montrer que l'analogie qui fusionne la réalité de monde extérieur avec l'esprit humain qui la connaît aboutit à une victoire des éléments sur l'homme. Il nous restera à démontrer comment s'ordonnent, pour chacun des quatre éléments, les différentes phases de cette confrontation; pour l'instant il nous suffit de démontrer que l'univers et le héros qui s'y débat ne sont pas deux pôles occupant chacun leur place à eux et qui, par conséquent, s'excluraient les uns les autres. Ils participent tous deux de la même effervescence, du même déchirement interne. Car Bosco ne nous présente pas la matière comme donnée brute, requête de la nature; elle est expression d'une spontanéité interne, caractéristique de la pensée.

L'espace boscien est un lieu d'enracinements. La maison, le village, le terroir, chaque paysage offre le sens dont il est chargé, la densité des souvenirs qu'il évoque; les pluies, le vent, les tempêtes viennent dissiper la douceur et l'avilissement reçus de la terre fertile. De tels revirements de situation confirment l'aliénation des individus à un destin fixé d'avance, dicté fatalement par la médiation des tempêtes. La menace du

péché est présente partout; Dieu n'a pas encore pardonné à l'homme sa faute originelle et il fait de lui un animal égaré, sollicité par les appels contraires du bien et du mal. Nous verrons ainsi que la puissance dévastatrice des éléments est en fait un instrument de purification destiné à mettre l'humain en présence de sa propre décrépitude. Balandran, Geneviève, Pascal Dérivat aspirent tous à une fusion avec Dieu, le véritable amour, mais ils doivent d'abord expier sur terre les fautes commises par eux-mêmes et leurs ancêtres; ces péchés prennent forme au coeur du cosmos, souillant ses profondeurs.

Tous ces êtres sont hantés par le paradis; plus leur aspiration divine est forte et plus ils subissent les graves tourments de la chair. Ils sont réduits à tenter de réconcilier ces deux facettes de leur tempérament, malgré la fragilité qu'une telle union laisse présager.

Engageons-nous dans l'analyse fouillée des quatre éléments, maîtres du cosmos, en ayant toujours présentes à l'esprit les constatations globales que nous venons d'émettre; elles nous aideront à mieux approcher l'univers boscien, toujours grouillant de rivalités et si riche en évocation.

SOMMAIRE DE LA PREMIERE PARTIE

	Page
A. <u>POLE BENEFIQUE DE LA TERRE-MERE</u>	
1. Enracinement de Philomène dans <u>Sabinus</u>	14
2. Nostalgie de la terre natale dans <u>Mali-croix</u>	14-15
3. Pascal et Théotime: mutualité SACREE	16-18
4. Puissance d'envoûtement de la terre	19
B. <u>L'ECHEC DU PARADIS ARTIFICIEL DE CYPRIEN (HYACINTHE)</u>	19
C. <u>POLE MAGNETIQUE DE LA TERRE FERTILE</u>	
1. La "religion" des forces naturelles	20-21
2. Incarnation de l'ivresse du sol au coeur de l'être	21-22
3. L'exemple de Pascal Dérivat	22-23
D. <u>LE THEME DE LA MAISON PROTECTRICE</u>	
1. Le Mas Théotime, refuge ambivalent	24-26
2. La Jassine, matérialisation des ténèbres	26-27
3. La <u>Commanderie (Hyacinthe)</u> et la <u>Redousse (Malicroix)</u> : maisons initiatiques	27-28
4. Puissance du GRENIER	28-29
5. La maison purificatrice	29-30
6. La maison reflet de la psyché complexe de l'homme	31-32
E. <u>LE THEME DE LA FRONTIERE SACREE</u>	
1. L'exemple du Mas Théotime et de la Jassine	32-33
2. Le caractère spirituel de la borne	33-35

F. POLE MALEFIQUE DE LA TERRE STERILE

- | | |
|---|-------|
| 1. Clodius et les pouvoirs du démon | 34-35 |
| 2. Animisme du sol farouche | 36 |
| 3. Assimilation des énergies nocturnes
dans <u>Le Mas Théotime</u> | 36-37 |
| 4. <u>Sabinus</u> : l'expiation de la Faute
Originelle | 37-39 |
| 5. <u>Hyacinthe</u> : le dépouillement moral
du héros | 39 |
| 6. <u>Malicroix</u> : la rencontre del'Etre
Universel | 40-41 |
| 7. Le spectre de Narcisse dans l'oeuvre
de Bosco | 41-42 |

G. LE SOL: LIEU DE RENCONTRE DES PUISSANCES
CONTRAIRES DU COSMOS

- | | |
|----------------------------|-------|
| L'orgueil du héros boscien | 43-44 |
|----------------------------|-------|

Les héros solitaires de Bosco, Martial Mégremut, Pascal Dérivat, Philomène ou Cyprien, aspirent tous à une filiation champêtre et amoureuse avec la terre; celle-ci, bien qu'agitée souterrainement par le choc des puissances maléfiques, offre souvent un visage heureux à qui la contemple: l'homme, au milieu des arbres et des plantes, en quête d'un paradis qu'il cherche, aveuglément, à réaliser, aime le contact vivifiant du sol. L'humus lui communique le goût de la création, de l'entretien végétal, l'innocence nécessaire à une lente et pénible confrontation avec la Terre-Mère: c'est là toute l'existence de Philomène, héroïne de Sabinus, dont le vœu unique est de mourir sur son plateau des Alpes de Provence, au milieu de ses bergers, ses chiens et ses moutons; en elle les forces bénéfiques de la terre s'exaltent dans toute leur puissance:

"On s'enracine, et le sang devient une sève, qui monte en nous, des veines mêmes de la terre, maternellement nourrissante." ¹

Son travail est calme, modeste, fait de patience et de réflexion; l'esprit est contenu dans les limites d'un joyeux attachement à la terre.

1. Sabinus, Paris, Gallimard, NRF, 1951, p. 172

Philomène n'a d'ivresse que ce qu'il lui en faut pour un labeur efficace, tout empreint de connaissances précises, de félicité et d'amour. Là, peu de rêves, mais des plaisirs purs, une jouissance contenue, une volonté assidue. Même Martial Mégremut, en plein coeur de la Sauvage Camargue, éprouve une douce nostalgie pour son pays d'enfance, Pomelore, pays qu'il a quitté pour rejoindre l'île désertique du sauvage Malicroix, son oncle de sang:

"Je ne suis fait ni pour ce feu,
ni pour ce ciel, ni pour ce fleuve,
ni pour un fantôme chagrin.
Je suis un Mégremut, un doux, aimant l'étude, les plaisirs discrets
et les vrais vivants. Me voici au milieu des morts." 1

"Mégremut", "Polemore", sonorités bien douces face à l'amère "Camargue"; le héros Martial ne peut renier son enfance peuplée d'esprits et de coeurs faits à la béatitude par quelques siècles de travaux sensés et d'ambitions modestes. C'est là un idéal de paradis, éternellement présent au coeur de l'homme; la Terre-Mère ne nous retient-elle pas à jamais? La chaleur, la tendresse de son sein maternel nous poursuivent sans cesse: elle est la grande demeure de l'homme, celle qui lui a donné la vie, et sa fascination est avant tout bienfaisante. Car depuis les mythes les plus anciens,

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 64

l'homme n'a cessé de recevoir ce message de tendresse et de chaleur issu des profondeurs du sol: les héros de Bosco, en ce sens, sont tous des "primitifs", puisqu'ils savent reconnaître le lien capital qui scelle leur destin à celui de la terre; ils ont cette merveilleuse faculté d'être présents à tout ce qui peut les élever, les grandir davantage; le mythe boscien de la terre est, à cet égard, "l'étendue morale" qui diffuse jusqu'aux régions les plus éloignées du coeur de l'homme un courant radieux de pureté et de joie.

Ce pôle bénéfique de l'élément terrestre, nous en découvrons toute la richesse dans le Mas Théotime, un des grands chefs-d'oeuvre de Bosco; Pascal Dérivat, véritable fils de la terre, règle son cycle de vie au déroulement impersonnel des saisons: il y trouve la paix, l'équilibre, "avec une puissance accordée au rayonnement de la matière" ¹. Cette mutualité "psychique" de Pascal et du sol crée en l'homme une sérénité inébranlable accordée au rythme tranquille de la nature. Pascal Dérivat est le seul héros, dans toute l'oeuvre de Bosco, à vivre parfaitement cette communion d'âme avec les lois millénaires du sol. Tous les autres,

1. Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 175.

qu'il s'agisse de Cyprien ou Madeleine, Sabinus ou Martial, recherchent avidement cette fusion mais en basculant plus aisément du côté de l'angoisse, des tempêtes et de la mort.

Cette sagesse paysanne de Pascal Dérivat est, somme toute, le fruit d'une lente et pénétrante confrontation avec les exigences de la terre: les puissances innées du sol règlent les occupations de Pascal, diffusant en lui une passivité à toute épreuve face à l'ivresse des autres éléments du cosmos: l'air, l'eau et le feu; il est bien évident qu'une telle aliénation du paysan aux lois statiques de la terre le prive par le fait même des marques de douceur ou d'attendrissement suscitées par la proximité d'une source ou la chaleur exaltante d'un feu de bois ; ainsi sommes-nous tentés de voir en cette prise de possession terrienne de Pascal une amère élimination de son identité propre; il n'en est rien: l'apparente soumission de Pascal est constamment vitalisée par l'héritage spirituel de rudesse venu des ancêtres . Comme eux il a le souci d'effectuer un travail honnête, dicté par les laborieux conseils de la terre; né pour lutter, il vivra éternellement ce combat diurne face à la stérilité de ses champs. Le besoin de création le hante sans cesse,

il veut, comme les grands noms de sa génération, faire de l'étendue désolée de ses terres un lieu prolifique de germination et de paix.

Mais dès que Pascal reconnaît cette nécessité d'affronter la terre pour en tirer quelque substance, il doit en même temps se plier aux humeurs changeantes de son domaine: car les champs de Théotime ne sont pas qu'espaces insensibles, ils ont une âme et leur "comportement" est aussi ambivalent et imprévisible que celui de l'homme. Pascal ne foula pas sa terre, il la "touche" en prenant soin de ne pas susciter l'animosité des puissances souterraines de l'humus, invisibles sous la croûte rugueuse de l'argile des champs. Bien plus, la terre "colle " au pied de celui qui l'effleure, tenace, et alors elle lui communique une crainte terrible, dilatée à même le tempérament de l'humain.

C'est dire que les répercussions du pouvoir "magnétique" de la Terre-Mère: elle seule commande, l'homme agrée. La terre n'exalte pas comme peut le faire la tempête; elle exige et inspire un profond attachement; il faut, avec la même simplicité que Pascal Dérivat, "aimer la terre, dans la magnificence de ses formes et la beauté de ses plantes" ¹ pour

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 116.

réaliser pleinement l'harmonie de l'homme et du sol, sans en subir les maléfices troublants.

Ici intervient la singulière aventure de Cyprien, l'homme-créateur d'un jardin artificiel, image rêvée du paradis sur terre; cette tentative aboutit à un échec, et nous devons en dégager les causes immédiates: Cyprien a feint d'ignorer que la terre a été viciée par la FAUTE du premier humain; or l'aspiration au paradis d'après le péché ne peut se concrétiser que dans la simplicité et l'humilité de la vie rustique. Cyprien n'a jamais vécu ce dénuement: il est trop imprégné des forces maléfiques de la terre pour jamais accéder à cette nudité intérieure essentielle à la réception de l'accord du Créateur. Il avoue lui-même:

"Il y a un Etre qui m'échappe,
l'Etre lui-même. On ne l'attire pas. Il vient. Je l'ai honoré à ma façon qui est la façon de la terre. Et cependant, même si vieux et si près de la mort, je ne suis pas encore assez pauvre pour le recevoir." 1

Cyprien est trop envahi par les puissances nocturnes du sol; Pascal, au contraire, fait preuve de résignation et d'avilissement, seul moyen de vivre l'innocente fraîcheur du paradis sur terre, en sou-

1. Hyacinthe, Paris, Gallimard, NRF, 1940, p. 250.

mettant son existence à un destin d'expiation: alors seulement l'individu peut se racheter.

Sous cet angle la Terre recèle en son sein la colère du Créateur face à l'égarement de l'homme; elle seule possède cette faculté d'unir tous les êtres sous le poids d'une "tension violente": cette puissance morale est toujours amplifiée par l'odeur envivante qui se dégage des couches profondes de l'humus; en effet les âcres parfums du sol témoignent de l'activité sournoise qui se déploie sous les racines brûlantes de la végétation. Chaque plante, chaque brin d'herbe est relié à un dynamisme interne qui règle son épanouissement; car la terre, en apparence silencieuse, émet des vibrations imperceptibles nées de son agitation nocturne. Nous verrons à quel point cette "effervescence" du sol pénètre les individus. L'élément terrien ne fait pas qu'avilir l'homme en le soumettant à des travaux bienfaisants; il l'envahit d'une crainte sourde, maléfique, et alors les plus grands dérèglements sont à craindre:

"Les vieux cultes ne sont qu'assoupis sous cette terre. Il suffit quelquefois d'un rien pour les éveiller inopinément. Et alors vous voyez surgir les croyances les plus étonnantes." 1

Cette antique et sournoise "religion" des forces naturelles crée une atmosphère insoutenable de craintes

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, pp. 80-81.

et de superstitions: l'homme est à la fois hanté et séduit par les Monstres millénaires de la terre; le sacré émanant de la magie du sol suscite à la fois l'exaltation et la terreur, ce divin paradoxe étant à la source même du comportement instable des grands héros bosciens.

Il n'est pas superflu de dire que ce dynamisme interne de la terre est tout entier contenu au coeur même de l'homme; Gaston Bachelard, dans L'Eau et les Rêves, a bien souligné cette mutualité d'ordre psychique des éléments à l'être:

"Le pays natal est moins une étendue qu'une matière; c'est par lui que notre rêve prend sa juste substance; c'est à lui que nous demandons notre couleur fondamentale." ¹

Le Mas Théotime nous montre Pascal, simple paysan, s'incarnant à même le sol qu'il exploite: il est "racine assoiffée" et son destin, immobile, se nourrit de lui-même:

"Mon être s'y alimentait à des sources calmes; et j'arrivais parfois, sous l'afflux de cette fraîcheur qui s'épandait dans tout mon corps, à mêler mes deux sangs ennemis." ²

Pascal est relié à la terre par un canal invisible; ce canal véhicule les "substances" nécessaires à l'équilibre et l'harmonie des deux pôles

1. BACHELARD, Gaston, L'Eau et les Rêves, Paris, José Corti, pp. 11-12

2. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 43

d'affrontement; et dans la mesure où cette confusion du sang et de la sève est pleinement assumée, l'humain ne peut plus être leurré par l'activité maléfique du sol: celui-ci, en retour de l'acharnement passif et servile du paysan, procure les bienfaits attendus, à savoir prospérité et repos. Par contre, si l'homme oublie de faire corps avec les soucis mâles et les fatigues nombreuses que nécessite la terre, il ne peut aspirer au bonheur tranquille.

Pascal se soumet bien aux directives du sol; son comportement solennel, si mesuré et conscient, se moule bien à l'évolution cyclique des champs:

"En réveillant ma raison elle
(la terre) soumettait à sa lumière tranquille tous les aspects de ma conduite si contraire à ses lois." ¹

L'homogénéité de Pascal, humble paysan, et de l'humus terrien est poussée plus loin encore: de même que la terre se nourrit à des sources obscures mais vivifiantes, de même l'homme éprouve en son âme comme une "remontée" des forces inconscientes refoulées depuis l'enfance. Les deux pôles, Pascal et l'étendue terrestre, s'éveillent ainsi au rayonnement de leurs puissances couvées; les champs, après une nuit immobile et sourde, repren-

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 109.

nent contact avec les replis vitaux cachés sous l'argile; en même temps, Pascal, au seuil de l'aurore, reçoit du lent éveil des puissances terriennes l'assurance et la vigueur indispensables au bon accomplissement de son travail.

Cette terre qui retient Pascal le sauvera à la toute fin du roman; il ne peut s'en éloigner trop longuement, sous peine d'égarement total de son âme vulnérable: le coeur de Pascal bat avec celui de l'argile et les mouvements inconnus qui transforment les couleurs des champs modifient aussi l'humeur de l'homme; ainsi à l'automne, la vie s'éteignant sous les profondeurs de l'humus, Pascal est naturellement entraîné dans une "sourdité de lassitude"... De même les champs de Théotime, s'étendant à mi-chemin entre collines incultes et cultures resplendissantes, rappellent le déchirement intérieur de Pascal entre passion de la terre fertile et élans de sauvagerie. Théotime est toute l'âme de Pascal et la matière même de sa rêverie.

Et que dire des Alibert, les métayers de Pascal: leur conduite est tout entière soumise aux caprices de la terre; celle-ci passe-t-elle du dégel à la sécheresse, la figure des Alibert

revêt aussitôt un voile de courage après la passivité hivernale. Leur aliénation est si profonde qu'elle s'incarne à même l'apparence extérieure du sol cultivé par leurs soins: celui-ci montre un "visage solennel d'une sévère gravité"... A ce niveau la terre devient une arme symbolique destinée à repousser les puissances ennemies.

Dans Oubli, Bosco nous rappelle:

"J'ai le même sang que mes arbres.
Je vis de leur vie et je souffre
avec eux, en eux, du froid, du gel,
des chaleurs excessives. Cela, c'est
être, c'est aimer." 1

L'homme et le sol participent d'une identité commune: Malicroix est un être rude, sauvage. Son île, Camargue, rappelle l'esprit farouche et ténébreux de son maître:

"Terré en Camargue sur ses maigres
terres, il incarnait pour nous la
la sauvagerie même." 2

Par contre Martial de Mégremut habite des terres grasses, rationnellement cultivées; son esprit en développe une conscience morale adaptée aux nécessités du sol, à la survie de la race.

A cette image de la Terre-Mère vient s'ajouter celle de la Maison protectrice; la maison est, par nature, alliée de l'homme; elle se déchaîne cepen-

1. Oubli, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1952, p. 39

2. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 13.

dant, quand viennent les moments angoissants, les situations déroutantes; c'est alors qu'elle nous livre tous ses secrets.

Le Mas Théotime, par exemple, est avant tout la retraite intime et sûre où Pascal s'abrite, non seulement de la "fureur des saisons", mais encore des assauts imprévisibles de sa propre imagination; la maison retient Pascal dans les limites de son être propre, attentif aux manifestations de l'insolite:

"Théotime et moi, en fondant la
la chair à la pierre, nous ne
faisons qu'une seule âme, anxi-
euse de son salut, et, peut-être,
déjà en quête de son Dieu secret." 1

Cette communion Maison-Homme est essentielle: au moment où l'assassin de Clodius, cousin de Pascal, est en mesure de quitter les granges de Théotime où il s'était caché, Pascal, qui l'accompagne, lui souffle à l'oreille: "Le plus difficile est de sortir de la maison! " Une telle notation paraît superflue puisqu'il n'y a personne dans le mas à ce moment-là, à part bien sûr les deux hommes complices. L'explication se trouve dans l'imagination de Pascal: en fuyant Théotime, il renie du même coup l'aspect sentimental

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 356.

et précieux de son existence; il est ici séduit par une puissance nouvelle, celle qu'incarne l'assassin. Comment sera-t-il rappelé à temps, malgré son égarement total? Par la "douce odeur de ses écuries"... Du Mas à Pascal la fusion s'est rétablie à un haut niveau symbolique de pénétration, contenu dans "l'odeur". Hors de Théotime, Pascal s'évade de lui-même, il ne se reconnaît plus; seul le contact réchauffant de ses granges lui permet de recouvrer sa véritable fonction qui est de veiller calmement à l'épanouissement rationnel de ses terres.

Par ailleurs la Jassine, demeure de Clodius, révèle au même titre que les étendues désertiques qui l'entourent, la face ténébreuse de son occupant; Pascal, en y pénétrant pour la première fois, s'insurge à même la "matière psychique" de son cousin, écran peuplé d'ombres et de maléfices:

"Peu à peu l'ombre m'avait enveloppé, et son opacité en ces lieux était telle que j'avais l'impression d'être engagé dans la matière même des ténèbres, jusqu'à faire corps avec elles." ¹

Au fond Pascal se rencontre lui-même dans cette maison sournoise qui transpire une volonté âcre, démoniaque; il est mis en présence de la partie "nocturne" de son être, celle qu'il refoule au plus

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 136.

profond de lui-même, craintivement. Pascal sait que le sang de Clodius coule en lui et, par le fait même, il est par moments violemment secoué par des élans de sauvagerie; la médiation de cette Jassine lui permet de réaliser l'harmonie de son esprit en mêlant à sa nature paysanne, toute diurne, les puissances secrètes de ce lieu noirâtre et pourtant familier. En deux mots, c'est ici qu'il équilibre sa dualité interne, la maison symbolisant la face ombrageuse et tourmentée de sa nature.

Gilbert Durand a bien saisi cette "puissance d'envoûtement" de la maison familiale:

"La maison tout entière est plus qu'un vivoir, elle est un vivant. La maison redouble, surdétermine la personnalité de celui qui l'habite." ¹

Les maisons bosciennes sont des êtres sensibles qui assimilent ou repoussent leur occupant. Le narrateur anonyme d'Hyacinthe ne craint-il pas d'être rejeté par cette demeure, la Commanderie, qu'il vient habiter en intrus? De même dans Mali-croix, c'est toute une suite de "rites d'initiation" que Martial de Mégremut doit subir avant d'être définitivement adopté par la Redousse, cabane sauva--

1. DURAND, G. , Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, Paris, P.U.F., 1963.

ge sise en plein coeur de l'île déchaînée. C'est toutefois dans Le Mas Théotime (s'il est un titre bien choisi, c'est celui-là) que le thème de la maison spiritualisée prend toute sa puissance: le mas a une personnalité profonde, ses coins obscurs sont autant de retraites sournoises s'incarnant à même le psyché de Pascal, sous forme d'obsessions latentes ou mal contrôlées. Théotime et son occupant ne forment qu'une seule âme:

"Je me sentais tout à coup seul au monde avec ma vieille maison perdue au milieu des champs. Je me disais: -Maintenant c'est comme si tu étais seul avec ta mère-." ¹

Maison onirique, lieu d'enfance et d'émerveillement, murs peuplés de secrets innombrables: le Mas est le centre nerveux de Pascal, sa retraite la plus sûre et la plus angoissante à la fois; dans cette maison le héros est tellement "pénétré de soi" qu'il étouffe de lucidité. Il peut toutefois se retirer au GRENIER, le coin le plus intime de la maison, l'espace le plus réservé de son âme; quiconque pénètre en ce lieu sacré commet par le fait même une violation sacrilège de la sérénité du héros. Le grenier, en effet, garde les énergies suprêmes de l'âme de Pascal; Martial,

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 96.

dans Malicroix, ne tardera pas à reconnaître lui aussi ce "prestige immanent" de la Redousse face aux périls du dehors:

"On eut beau insulter les volets et les portes, prononcer des menaces colossales, claironner dans la cheminée, l'être déjà humain, où j'abritais mon corps, ne céda rien à la tempête. La maison se serra sur moi, comme une louve, et par moments je sentais son odeur descendre maternellement dans mon coeur. Ce fut, cette nuit-là, vraiment ma mère." 1

Les objets les plus banals de la maison deviennent esprits et forces de la nature; mais pour comprendre cet "animisme" des matériaux du logis, le héros doit avoir tendance à "matérialiser" son âme, et ce par le moyen de son imagination fertile: les états d'âme doivent être représentés comme "sortant des corps" pour se déplacer dans l'espace et capter l'essence mystérieuse des objets. En somme, l'animisme boscien spiritualise la matière en même temps qu'il matérialise les âmes. La jonction s'effectue enfin à un niveau d'ordre psychique: l'homme n'est jamais pensé qu'en fonction de l'homme qui lui donne un sens:

"Sans que je pusse le comprendre, je voyais que la pensée haute qui habitait cette maison, maintenant, descendait en moi, était devenue ma substance." 2

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p.116.

2. Ibid., p. 26.

L'intérieur de la Redousse, maison-refuge au coeur de la tempête, est d'une blancheur presque irréelle. Cette lividité donne naissance à un rayonnement surnaturel et l'énergie dégagée soumet l'âme de Martial à un rite sacré de "purification"; le héros doit s'affranchir de la face Mégremut de son être pour n'être finalement que Malicroix: la Redousse "filtre" le tempérament de Pascal, elle l'enveloppe d'une clarté immatérielle pour l'obliger à renaître, initié à la majesté et à la grandeur insolites des Malicroix. Au début, la maison demeure immobile et grave, attentive aux faits et gestes de celui qui vient de prendre en mains sa destinée; elle répand partout une lumière unique, sans origine, tel un immense réceptacle susceptible de capter les moindres variations de l'âme du nouvel occupant. Au terme du roman, la solidarité de Martial, devenu farouche Malicroix, et de la Redousse est définitivement scellée: ils sont fusionnés en une seule puissance face au déchaînement extérieur; cette citation tirée de Monclar est, à cet égard, très éloquente:

"Nous, recroquevillés, sur notre petit feu, le dos rond, serrés les uns contre les autres, nous écoutions notre maison en rase campagne se plaindre, et il nous semblait que, pour tenir tête à ce souffle farouche, elle se rapetissait, s'enfonçait dans le sol,

s'y accrochait par ses lourdes racines de pierre, et s'obstinait avec le courage d'une âme à opposer ses murs bas, ses fenêtres closes, sa charpente massive, à ce monstre volumineux qui passait sur elle avec une impétuosité dévastatrice." 1

C'est la maison fortement humanisée, armée des pulsions instinctuelles de l'homme, avide de sécurité et de tendresse. De même dans Hyacinthe, le narrateur éprouve la présence de la maison -la Commanderie- comme une volonté forte à laquelle il doit à tout prix se soumettre; les tuiles communiquent avec un sous-sol magnétique et fiévreux, incarnant par le fait même l'ambivalence du cosmos tout entier: l'univers est la fois étendue troublante, sournoise, et refuge de paix, de bonheur tranquille. Cette dualité "verticale" de la maison, Bachelard, dans sa Poétique de l'Espace, en avait déjà reconnu les pôles contraires:

"En effet, presque sans commentaire, on peut opposer la rationalité du toit à l'irrationalité de la cave." 2

Or n'est-ce pas là une démarche caractéristique de l'homme angoissé? Les héros bosciens doivent tous, à un moment donné de leur existence,

1. Monclar, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1947, p.118.

2. BACHELARD, Gaston, La Poétique de l'Espace, Paris, P.U.F. p. 35.

effectuer une "descente" au creux de leur Enfer caché pour y reconnaître les Monstres de leur âme et solliciter leur "appui": car seule la réunification des puissances contraires de l'homme peut apaiser cette tension qui l'enflamme et l'oblige à poser des gestes démoniaques. La Commanderie recèle ce paradoxe: lieu apaisant où le narrateur se reconnaît dans toute sa douceur, mais aussi séjour de forces occultes jetées à même la conscience faible du héros; cette maison est sans amour, mais fidèle à un PACTE. Si le narrateur respecte ce pacte, il aura sa force; s'il le trahit, il s'abîme dans son propre destin et s'égare, dépouillé de sa substance vitale.

Au thème de la maison protectrice s'oppose celui de la FRONTIERE entre domaines séparés, entre "états d'âme" distincts. Pourquoi, dans Le Mas Théotime, les Alibert cultivent-ils une vigne prolifique aux limites mêmes des terres sauvages et incultes de Clodius? Bien plus qu'une simple borne, cette vigne est une arme symbolique destinée à repousser et même envahir les puissances maléfiques incarnées dans le sol ingrat de Clodius: c'est donc un véritable défi à

l'improductivité et la "nudité mentale" des champs du cousin. La vigne est l'expression vivante de la haine des Alibert; nous pourrions même ajouter que ses racines poussent à même le tempérament vertueux des métayers: ceux-ci ont depuis toujours voué un culte sacré aux bornes protectrices de leurs biens; la frontière n'est pas qu'une vague formalité, elle sous-entend une volonté inébranlable, un puissant instinct de discrimination.

De l'autre côté des limites, Clodius est là, fusil à la main, faisant le guet; son décès amènera finalement la dissolution de la frontière et la récupération par Pascal des champs désertiques de son cousin. Nous verrons qu'une telle intégration se prolonge au niveau de la psyché de Pascal: en s'alliant les terres de Clodius, il accueille "intérieurement" la sauvagerie et l'esprit farouche de son cousin.

De même dans Hyacinthe, Bosco a volontairement insisté sur l'écart entre ces deux maisons situées face à face, la Commanderie et la Geneste, seuls témoins de vie au coeur du plateau Saint-Gabriel:

"Un fossé bordé d'aubépines marquait la limite de cette étendue caillouteuse où ne s'élevait çà et là qu'un boqueteau de chênes." ¹

1. Hyacinthe, Paris, Gallimard, NRF, 1940, p.95.

Encore ici il faut voir plus qu'une "césure" entre domaines séparés; il s'agit en fait d'une limite imaginaire entre deux états d'âme opposés, deux tempéraments furtifs en perpétuelle contrariété.

Nous avons déjà parlé, à propos du Mas Théotime, de l'énergie maléfique des terres de Clodius: nous avons insisté sur le contraste frappant qui les oppose aux domaines productifs de Pascal et des Alibert. Or à quoi sert cette étendue désertique, si ce n'est perpétuer la volonté inébranlable de son propriétaire, l'invisible Clodius: celui-ci s'est toujours employé à élargir davantage le périmètre de ses champs; il ne fuit pas son voisin, il veut, au contraire, l'éloigner puisqu'il le considère comme intrus aux limites de ses prés stériles. On ne passe pas sur les terres abîmées du cousin Clodius, car on a peur d'y fouler, en même temps, la matière psychique de cet homme menaçant: dans l'esprit de Pascal, le mystérieux comportement de son cousin et les vastes plaines que celui-ci néglige à dessein ne forment qu'une seule image perverse, celle de la haine en puissance. Lorsqu'il passe pour la première fois en ces lieux interdits, il a le sentiment de "piétiner" l'âme viciée de Clodius:

"Ce n'était, dure au pied, que la pierraille de cet homme." ¹

Les pierres crient de colère sous les souliers, elles sont animées d'une hostilité identique à celle qui fourmille dans le tempérament de Clodius; Pascal a peur au milieu de ce terrain peuplé d'objets hétéroclites: en fait ces détrituts sont la cristallisation des images obsédantes qu'il refoulé dans son inconscient. Leur jaillissement soudain provoque en lui une hantise terrible: il est mis en présence de la face cachée et redoutée de son âme. Clodius, lui, est tout entier ténèbres et maléfices:

"A mesure en effet que l'abandon les rendait à leur primitive sauvagerie, elles prenaient sur Clodius une influence grandissante, au point que quelquefois il m'était apparu, non plus comme un homme de mon sang, mais comme un démon des terres incultes." ²

La sauvagerie de Clodius est incarnée et même amplifiée dans l'humus noirâtre; Clodius n'est pas, comme Pascal, soumis aux exigences bienfaisantes de la terre: c'est lui qui la soumet, en lui communiquant toute la primitivité et l'abandon de son âme aux pouvoirs malveillants de la Nuit. Ces énergies, invisibles sous l'apparente nudité des plateaux, n'en sont pas moins source d'ivresse constante: leur

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p.95.

2. Ibid. p. 142.

bouillonnement souterrain explose au moment de l'arrivée insolite des sangliers; ceux-ci font preuve du même instinct destructeur contenu dans les profondeurs de la psyché de Clodius. A ce titre, ils incarnent dramatiquement l'Ombre menaçante que Pascal repousse sans pouvoir l'étouffer. Les sangliers attaquent ainsi Théotime dans ce qu'il a de plus vulnérable: sa lente et calme respiration. Ils surgissent du magnétisme souterrain du sol et leur ivresse, tout en étouffant les pâturages de Théotime, envahit du même coup la "solennité" de Pascal; ce dernier se rend finalement compte qu'il doit assimiler les pouvoirs néfastes de son cousin pour réaliser l'équilibre véritable de sa personnalité; la paix sur terre en serait définitivement reconquise.

La valeur de cet épisode des sangliers n'est donc pas uniquement descriptive; l'intrigue sort directement de l'imaginaire des individus en présence: en somme, elle est comme la projection inconsciente d'un affrontement qui doit s'effectuer au plus profond de leur intimité. Pascal saura réunir en lui les forces contraires de sauvagerie et d'amour filial de la terre; au terrain de Vieilleville, légué par Clodius avec tous ses autres domaines, il ne trouve qu'espaces désertiques, stériles, protégés

de l'envahissement des broussailles et des bois: c'est le "lieu-sommet" de l'austérité de Feu Clodius, la marque de sa véritable identité. Même le vieil Alibert est frappé par l'allure mystique de ce cadre désolé; tout se passe comme s'il portait un regard nouveau sur les terres diaboliques de Clodius: le blé, il y en a toujours un peu; l'olive est mal tenue mais l'olive y est coriace. La rare végétation se caractérise par une singulière obstination à survivre: cet acharnement emplissait l'âme de Clodius, si longtemps méconnue par Théotime mais dont l'abord farouche est, finalement, atténué.

Car en héritant des terres de son cousin, Pascal acquiert en même temps la matière psychique de l'endroit, à savoir sa primitive brutalité. Le sang noir de Clodius circulera toujours dans les veines fébriles des champs: cet homme véhiculait en lui des flots insatiables de sauvagerie souterraine. Et Pascal ajoute à cette nature furieuse une profonde affection pour la terre et les biens qu'elle rapporte: il se doit surtout de bien honorer les directives contenues dans le testament de Clodius. S'il morcèle les terres nouvellement acquises, il brise du même coup la fraîche et instable unité qui, désormais, scelle son destin de campagnard

à la brutalité innée de son cousin. Car ce n'est pas Théotime qui, maintenant, retient la Jassine; ce sont les terrains dénudés de Clodius qui assimilent les prés verdissants de Pascal et des Alibert: les deux pôles passent d'un régime diurne d'affrontement à un régime nocturne de con-fusion, de similitude, et ce par la volonté de Clodius inscrite dans le testament.

En somme les deux "écrans psychiques" se fusionnent et la passion pour la terre enveloppe maintenant les deux domaines: car en creusant le sillon qui les mène de Théotime à Clodius puis de nouveau à Théotime, Pascal et le vieil Alibert arrachent du sol ingrat, dans toute leur puissance d'été, les deux esprits contraires en assurant du même coup leur fusion éternelle.

L'analyse détaillée que nous venons de faire de l'évolution des images terrestres dans Le Mas Théotime nous a permis de dévoiler les premières manifestations du pôle maléfique de la terre. Il nous reste maintenant à en mesurer la puissance dans les trois autres romans à l'étude, Sabinus, Hyacinthe et Malicroix.

Dans Sabinus, Philomène et le berger Arnaviel, de retour avec leur troupeau, subissent la colère

du Créateur descendue au plus profond de la croûte terrestre:

"La chaleur irritante tirait de la terre d'insolites et étourdissantes émanations de racines. Les térébinthes exhalaient des vapeurs huileuses qui frappaient la tête et l'alourdissaient." ¹

Cette atmosphère de vertige envahit la conscience des êtres d'une sorte de pressentiment obscur, signe d'un danger latent: encore ici nous découvrons que le destin d'expiation des individus est relié à cette Faute Originelle, inscrite partout dans le cosmos; l'homme ne finira jamais de la racheter. Du même coup l'idéal de Paradis s'éteint aussi rapidement que lors de sa première venue dans l'imagination des hommes.

Le plateau Saint-Gabriel dans Hyacinthe évoque, au même titre que les collines brûlantes dans Sabinus, une volonté cachée, sournoise; au coeur d'une telle étendue, la maison ne saurait constituer un refuge de paix, comme la Redousse dans Malicroix. L'homme est sous le poids d'une attente cruelle, et le message sacré des couches magnétiques du sous-sol l'emplit d'une crainte éperdue. D'ailleurs le nom du plateau, Saint-Gabriel, amplifie le caractère sacré du lieu: le naturel se confond avec le surnaturel et l'omni-

1. Sabinus, Paris, Gallimard, NRF, p. 196.

présence de la solitude morale, punitive, oblige le héros à se vider de sa propre substance:

"J'entrais dans le pays du vide.
Au milieu des bruyères basses je
me sentais perdu. Sur l'immense
table de pierre rien ne bougeait.
En moi s'étendait de nouveau ce
vide, et j'étais le désert dans
le désert." ¹

Le héros est mis à nu, affranchi de son identité primitive, lavé de ses fautes; un tel dépouillement ne marque toutefois qu'une première étape: ce n'est qu'un prélude menant l'esprit à sa résurrection finale. Or la purification ultime doit coïncider avec un état de solitude morale; cette condition est essentielle pour la rencontre des figures bénéfiques du paradis. Rien ne suggère comme le silence et l'isolement le sentiment des espaces profonds, illimités: c'est le sens de l'évasion de Martial, dans Malicroix; il voulait posséder l'île sauvage, c'est elle qui l'accroche, le hante par les sortilèges qu'elle nourrit en son sein. Sur cette terre les forces cosmiques se dilatent dans toute leur nudité, engendrant ainsi la solitude intérieure du héros et précipitant la fusion dernière du réel et des songes; une telle "remontée" des puissances obscures de la terre débouche sur le fantasti-

1. Hyacinthe, Paris, Gallimard, NRF, 1940, p.33.

que: car plus le vide est total, plus s'en dégage une plénitude qui avilit l'homme et le transporte à la fine pointe de son extase.

Mais après avoir assuré à l'âme, par l'entremise de la terre, le rayonnement du silence originel, il faut combler ce NEANT: c'est là que survient la rencontre de l'Etre Universel, dernier chaînon de l'aventure spirituelle de l'homme:

"Ma nouvelle solitude ne me pesait pas; elle m'allégeait. J'avais rompu. Je ne voyais point trop encore sur quoi portait cette rupture; car j'étais obsédé par une sensation mal définie, mais d'une puissante présence, qui m'exaltait et m'emplissait de crânte."¹

C'est ici que l'âme de Martial prend de nouvelles dimensions: sollicité par les puissances divines, il ne peut encore résoudre l'ambivalence des pensées qui s'agitent en lui; il ne lui reste toutefois qu'un pas à franchir pour dépasser la frontière de l'autre monde, cet univers où nature et esprit, rêve et irréel ne font qu'un.

Martial de Mégremut avait depuis longtemps choisi la terre en vue d'en retirer quelque bienfait. Son lieu d'enfance, Pomelore, est un jardin miraculeux où vivent des plantes étranges, des arbres d'une beauté paradisiaque; les maléfices

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 158.

étaient bien enfouis sous cette terre productive. En Camargue par contre, la surface des plaines se découvre dans toute sa sauvagerie: de là naît le caractère sacré de ce lieu, vierge des préoccupations sereines de l'homme et livré tout entier à la folie destructrice du Créateur. C'est une immensité sans horizon, véritable étendue "chimérique": l'imagination recherche ces lieux inviolés, bannis et peuplés de génies bizarres ou "sorciers maléfiques". Mais dès que Martial franchit les limites de ce monde interdit, il revit le drame de Narcisse: séduit par le mystère de l'île, il fait tout en son pouvoir pour s'approprier les êtres secrets de ce sol: toutefois c'est lui qui est happé, victime de sa propre volonté démoniaque. En somme, le mal est dans la terre, non dans l'homme: ce dernier est trompé dans son amitié naïve avec "l'humus noirâtre" créateur d'une irrésistible puissance d'envoûtement.

C'est donc à ce niveau que réside toute l'ambiguïté de la terre stérile: l'amour que l'homme lui porte le conduit infailliblement aux pires tourments; le remède est dans l'aspiration au monde des anges, mais pour le héros il est souvent très difficile de se dégager de l'emprise vorace de

l'élément terrien. Les plaines désertiques ne sont que vampires avides de dévorer l'homme qui se hasarde à y trouver un berceau magique:

"J'étais un corps, un corps indivisible, où tout, la chair, l'âme, les bois, le ciel tendre, l'odeur des écorces amères, la brise, formaient une unité merveilleusement saisie par la joie de marcher dans une authentique solitude. J'étais sensuellement seul." ¹

Cette citation contient en germe les deux principaux niveaux d'interprétation de l'élément terrien que nous avons étudiés: d'une part la communion spirituelle et bénéfique de l'homme-paysan et de la terre fertile; d'autre part la troublante ambivalence de la terre stérile, lieu d'incarnation de la puissance maléfique du Créateur et point de fusion de l'imagination des êtres.

Tout se résume au rêve d'innocence originelle de l'homme boskien: or cette aspiration est souillée dès le départ par les forces du mal contenues dans l'argile des champs. La terre, à ce titre, porte la marque de la "division" apportée par le péché: le destin de l'être est d'expier, en soumettant sa volonté aux exigences multiples du sol ingrat qu'il cultive. En somme, l'ouverture au bonheur n'a de sens que dans la résignation. C'est l'histoire éternelle de Pan, dont

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 148

le cortège aveuglé, enivré de joie et de puissance, se perd dans une grande folie nocturne. L'orgueil de l'homme est le germe de mort le plus prolifique: ainsi le paradis artificiel créé par Cyprien, rêve d'innocence et de majesté, est supprimé par sa propre faute: il est, inconsciemment, complice des forces maléfiques de la terre. Le crime impardonnable qu'il commet en "tuant le renard" l'oblige à se fondre aux entrailles nocturnes de la terre pour y purifier son âme, éternellement.

SOMMAIRE DE LA DEUXIEME PARTIE

	page
<u>AVANT-PROPOS</u> : Passage du "magnétisme terrien" à l' "éclatement céleste"	45-47
A. <u>PERSONNIFICATION DE L'ELEMENT AERIEN</u>	
1. Généralités	47-48
2. a- La révolte de l'individu: Gene- viève, créature du vent (<u>Le Mas</u> <u>Théotime</u>)	48-49
b- Quête d'un bonheur idéalisé	49-52
c- Triomphe final des sortilèges terrestres	52-53
d- Micolombe, espace aérien par excellence	53-55
3. Le déchirement des puissances cosmiques	
a- Thème des odeurs dans <u>Malicroix</u>	55-56
-messages ambivalents	56
-vulnérabilité du héros	56-57
-pôle bénéfique des "vapeurs célestes"	58
b- NUAGES et TEMPETES. <u>Hyacinthe</u> .	59
-l'orage au coeur de l'individu	60
-pôle maléfique de l'élément aé- rien. Clodius.	61
c- Thème du VENT dans <u>Malicroix</u> . Aliénation du héros	61-63
4. Le mirage évasif de la NEIGE	63-64
a- Apparition de l'Etre Universel	64-65
b- Etat d'innocence du héros	65

B. DIALECTIQUE DE LA NUIT

- | | |
|---|-------|
| 1. L'homme boskien a besoin des ténèbres | 65-67 |
| 2. Mystères nocturnes | 67 |
| 3. Magnétisme et envoûtement de la Nuit | 67-68 |
| 4. Le destin de Martial dans <u>Malicroix</u> | 68-69 |
| 5. Ameline, rejeton du Diable (Sabinus) | 70 |
| 6. Les ombres familiarisées. Pascal. | 70-71 |
| 7. Personnages complices de la Nuit: | |
| a- Anne-Madeleine (<u>Malicroix</u>) | 71 |
| b- Hyacinthe (<u>Hyacinthe</u>) | 71-72 |

C. VICTOIRE DE L'HOMME SUR LES MALEFICES

AERIENS: BALANDRAN

- | | |
|---|-------|
| Mysticisme de Balandran(<u>Malicroix</u>) | 72-73 |
|---|-------|

Cette dialectique des forces du Bien et du Mal au coeur de la croûte terrestre et, parallèlement, au centre nerveux de l'individu boscien, nous en reconnaissons de multiples variations à un niveau totalement différent, celui de l'élément aérien. Dans les profondeurs du sol, avons-nous dit, les énergies s'affrontaient avec une ivresse bestiale et "accumulée", sans jamais sortir de l'atmosphère de "densité" qui amplifiait le caractère étouffant de leur lutte; grâce à l'air, les puissances maléfiques prennent leur envol et étendent à l'univers tout entier l'essence de la corruption qu'ils génèrent sans cesse. Les pulsions ne couvent plus sous d'écrasantes couches souterraines; il ne s'agit plus pour l'homme d'effectuer cette mystérieuse descente au plus profond de lui-même pour y réaliser la synthèse psychique de son être. Nous sommes maintenant en présence d'un vaste système d'oppositions, non plus couvées au sein du réceptacle "magnétique" qu'est la terre brûlante, mais éclatées de partout, chavirées sans cesse à une échelle cosmique. En somme, Bosco utilise l'élément aérien pour universaliser les tensions et les rivalités contenues dans le psyché de ses héros.

Mais pour que l'air arrive à véhiculer à si grande échelle les passions troublantes des esprits, il doit le faire sous diverses figures ou, dirons-nous, diverses incarnations; car l'air n'est pas, comme la terre, un élément puissantiel en soi; il doit composer certains visages pour dégager sa véritable puissance: nous verrons que cette grande "flexibilité" de l'élément aérien joue finalement entre deux pôles extrêmes: d'un côté la pureté du souffle, la douceur de l'azur idéalisé; de l'autre le déchaînement violent des tempêtes et la furie du vent. A mi-chemin entre ces "personnifications limites" du génie aérien, nous pouvons introduire le thème des ODEURS allié à celui des nuages, véritables moteurs de cette angoisse universelle qui éclate finalement par la médiation de l'orage. Or ne retrouvons-nous pas cette même ascendance (du pur au déchaîné) à même la conscience déroutée de l'homme boscien? Ce dernier, nous l'avons vu au cours du premier chapitre, s'embarque toujours dans un certain itinéraire spirituel: le premier chaînon de cette démarche est l'attachement solennel et noble aux exigences de la nature productive, en vue de retirer d'une telle soumission les maigres bienfaits attendus; le deuxième stade est la découverte du

mystère et l'ouverture aux secrets primitifs enfouis sous la terre stérile. Alors se déclenche l'instinct de domination de l'individu qui veut embrasser d'un seul coup cet univers tout neuf dévoilé à son esprit: c'est à ce point précis que le "vent" se met à tourner, inversant la marche dévorante de l'homme face au cosmos; ainsi Cyprien ne peut maîtriser les énergies terriennes qu'il convoite: c'est lui qui est happé par le démon invisible du jardin miraculeux. Son destin est ensuite d'expier éternellement son mépris de la supériorité divine: en abusant des richesses bénéfiques du sol, il a, inconsciemment, ouvert la voie à ces "génies diaboliques" qui apparaissent toujours aux moments les plus propices au bonheur.

Cette chute violente du héros boscien, nous en retraçons toutes les étapes au coeur de l'élément aérien; les tempêtes qui se déchaînent dans Malicroix, par exemple, incarnent le déchirement sauvage de la psyché humaine. Somme toute nous pouvons dire que l'évolution qui mène le héros boscien de la pureté de l'âme à l'ivresse primitive est revécue et amplifiée par le souffle aérien. Les vapeurs qui s'accumulent dans la voûte

céleste sont autant de tourments s'entassant à même la conscience de l'individu. Nous verrons enfin que la NEIGE et la NUIT, peut-être les figures les plus imposantes du cosmos, permettent la communication avec l'invisible et l'aspiration aux "sommets divins". L'air, en dernier lieu, chavire un certain mysticisme et la libre fusion avec le surnaturel est ce qui l'écarte définitivement de la terre avilissante.

L'air est un élément beaucoup moins oppressant que la terre; les personnages bosciens qui s'en reconnaissent les disciples vivants (et que nous dirons "célestes" par opposition aux "terriens") sont épris d'un intense sentiment de liberté et surtout, d'une parfaite inconscience face à la sagesse paysanne que nécessite la terre vorace. Ainsi Geneviève, cousine de Pascal Dérivat dans Le Mas Théotime, est une des premières à rompre vraiment ses attaches terrestres pour accéder à un état d'âme "lumineux"; elle fait preuve d'une instabilité et d'une inconstance à toute épreuve. Autant Pascal, Clodius et les Alibert occupent un espace défini et restreint sur l'immensité des champs fertiles, autant Geneviève, fille du vent, vit partout à la fois sans égard pour le drame qui se noue à ses pieds: la haine féroce de son cousin et des vieux métayers à l'endroit du sauvage Clodius est, à ses yeux, une banalité. C'est une créature éphémère,

frivole, légère, en perpétuelle ébullition. Pascal, lui, est un enraciné, un stable, parfaitement soumis à sa terre; Geneviève n'aime pas se sentir prisonnière: elle aime à converser avec des génies imaginaires, cachés sous l'apparence inanimée de la réalité.

Pascal, dans sa jeunesse, était avide de posséder ce coeur fascinant et troublant à la fois; il dut se résoudre à contempler "l'ivresse naturelle" de la jeune fille, toujours en quête d'un dieu caché ou d'une vérité enfouie. Les actes de Geneviève ne valent toujours que pour un infime laps de temps; ils correspondent à de subtiles variations de l'air ambiant, tournant subitement de la douceur à la suffocation: de Geneviève à la voûte céleste s'établit, en effet, un véritable réseau de communications dont l'essentiel se résume à ce qui suit: toute vie est instable et tout "arrêt de l'âme" est, par conséquent, contraire aux lois de la nature. Les nuages ne s'assemblent que pour être dispersés par la "muraille du vent"; de même Geneviève ne parvient jamais à composer un visage tranquille, cristallisé: tout son être n'est que vent.

Lorsqu'elle arrive à Théotime, Pascal n'a qu'une idée en tête: étouffer la frivolité de sa cousine; notons qu'il ne s'agit pas uniquement d'un affronte-

ment factuel, mais bien de la rencontre psychique de deux forces contraires, l'une animée d'instabilité et l'autre nourrie d'un équilibre à toute épreuve. Au début du roman, les armes symboliques de Geneviève (l'aspiration aux sommets, le vague-à-l'âme, l'éphémère) ont le dessus, assurés de la complicité de l'air et des ODEURS qu'il véhicule: Geneviève insuffle un courant d'air frais partout où elle passe; elle anime les objets en les éveillant de leur sommeil nocturne. Les bornes qui séparent les terres de Pascal de celles de Clodius, frontières imaginaires entre deux états d'âme opposés, n'existent pas pour elle: son dessein est de voleter partout, à son gré, sans attache au sol. Ses désirs embrassent l'horizon d'un seul bloc; partout transpire l'effervescence et la pureté d'une jeunesse nerveuse et vitalisante.

Cette mobilité de Geneviève fait d'elle une créature insaisissable, un "morceau de vent",; c'est un être à part, condamné à errer "en quête du bonheur, loin de la seule voie qui y mène sur cette terre, et qui est celle, ce me semble, de la fidélité au premier amour." ¹

Elle ne peut apaiser le jaillissement trop vif de ses propres instincts de libération;

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 31.

Pascal, au contraire, connaît la mesure de l' "amplitude", du recueillement et de la lente concentration. Sa cousine est une femme ardente, peut-être la seule femme authentique dans toute l'oeuvre de Bosco. Son esprit fourmille de hautes aspirations, il échappe à l'envoûtement de la matière terrestre. Pour elle l'amour n'est pas qu'un attachement impersonnel au sol ingrat; il est l'élan de l'âme et du coeur, quête nostalgique du bonheur perdu.

Comment les Alibert, esclaves de la terre productive, accueillent-ils cette jeune femme éperdue, vive, indéfinissable? Pour eux c'est une âme fictive, troublée, qui a le don d'être partout à la fois; sa présence se manifeste souvent par des "bruits diffus", des soupirs inquiets. En somme, les Alibert ont la ferme conviction que la cousine de leur maître est en train de s'adapter aux rudes nécessités de la terre-mère, en contenant son âme débordante de vitalité. Geneviève, pourtant, n'aspire nullement à une fusion éventuelle avec le sol de Théotime, car alors elle y rencontrerait les démons maléfiques que Pascal a dévoilés sans arriver à les maîtriser. Son dessein est de libérer sa conscience de toutes les contraintes possibles, réaliser son bonheur sans l'aide de qui que ce soit. Elle n'aime pas les points d'appui:

ils ne sont qu'entraves à sa liberté effrénée, à son effervescence naturelle.

Le matin, quand l'air est léger et vivifiant, Geneviève prend un visage tendre et doux comme la brise; plus tard, l'air s'alourdissant et la nuit devenant suffocante, la figure de la jeune femme reçoit les émanations fiévreuses de ce lent éveil des forces nocturnes. Elle ne peut supporter la chaleur immobile qui pèse sur les toits, car alors la passion l'embrase et elle ne peut rien faire pour la dissiper. Son départ de Théotime sera d'ailleurs le résultat d'un échauffement trop persistant de l'air ambiant:

"Rien ne bougeait dans la campagne. La masse énorme de l'orage, invisible et lourd, l'immobilisait. Le sol exhalait un parfum enivrant de feuilles sèches."¹

Ici l'enthousiasme de Geneviève est tout à coup freiné par un danger latent, inconnu; la jeune femme, déjà "en ébullition", ne peut souffrir une telle attente, son âme étant naturellement portée vers les hauteurs, libérée des chaînes terrestres. Or c'est ici que nous découvrons la véritable nature du tempérament de Geneviève et le caractère singulier de son apparition au sein de l'univers boscien: son âme

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p.331.

ne peut se déposer sur la terre, par crainte de perdre l'extase; mais ici elle est en proie à une menace invisible, personnifiée dans la voûte céleste par un amoncellement de nuages lourds et chargés d'orage. La tempête, toutefois, n'éclate pas; elle allonge plutôt une "main diabolique" sur l'immensité du sol brûlant. Si elle avait éclaté, Geneviève aurait immédiatement recouvré sa liberté; or il n'en est rien: le jeune femme doit finalement, au risque de sombrer dans la folie, confondre son âme avec les ténèbres et le sol en feu, reniant du même coup son identité aérienne.

Geneviève n'a pas su résister à l'envahissement des sortilèges terrestres de son âme; du même coup son rêve de bonheur céleste, purifié, s'éteint à jamais. Est-ce à dire que toute tentative d'échapper de force à l'emprise "magnétique" de la terre est irraisonnée en soi? Oui, et plus la volonté d'affranchissement des êtres est forte, plus la retombée (le retour aux contraintes terriennes) est brutale et douloureuse. En somme, Geneviève ne peut passer outre à son destin qui est de vivre sur cette terre, non pas d'une passion dévorante, mais d'un amour noble et durable, fait des joies de la "nécessité.

Pourtant la jeune femme avait presque conquis le

coeur "paysan" de Pascal par la médiation de Micolombe, lieu aérien par excellence. La fraîcheur de ce domaine élevé exalte Geneviève et Pascal lui-même est entraîné dans un tourbillon de jeunesse et de pureté; pour un temps, il oublie tout à fait les rudes travaux de ses champs. Les nuages qui se forment au-dessus de leurs têtes éclatent joyeusement; pas une vapeur, pas une ombre ne viennent troubler le charme des collines brillantes d'eau. Geneviève fait corps avec Micolombe, sa nature sauvage, primitive et surtout la lumière qui s'y répand en longs faisceaux. La fragilité et la tendresse du lieu l'ont conquise, et Pascal fait sien ce mouvement de bonheur et d'allégresse: "Mais que peut-on y faire, seul, que d'y boire à plaisir l'air du matin?"¹ La complicité des deux éléments, l'air et l'eau, amplifie le caractère "cosmique" de la fusion de Pascal dans ce domaine bienheureux vers lequel il s'est laissé entraîner.

L'espace de Micolombe est certes l'une des manifestations les plus probantes de l'élément aérien en tant que puissance libératrice et purifiante. Ici point de tension entre forces bénéfiques et maléfi-ques, mais un lieu mystique, hautement idéalisé. Pascal, malgré son attachement forcené aux symboles ter-

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 87.

riens, s'est montré extrêmement sensible aux "vibrations aériennes" venant de Micolombe. Le psyché du héros est comme un "lieu de passage torrentiel" où défilent des images de toutes sortes, chavirées par l'air et assimilées grâce à l'éveil de l'imaginaire. L'air n'est pas l'élément de Pascal; sa véritable attache est la terre: mais il n'en est pas moins visité par des vagues pénétrantes de douceur et de tendresse, personnifiées par Geneviève et libérées dans toute leur puissance d'été à Micolombe.

L'espace aérien, dans l'oeuvre de Bosco, est cependant très fragile en présence des puissances maléfiques: celles-ci trouvent dans la voûte céleste un cadre propice à leur diffusion bestiale. Micolombe est un cas exceptionnel: nulle odeur, nul souffle ne viennent troubler la limpidité de ses plantes, l'arôme vivifiant de ses parfums. Dans Malicroix par contre, en pleine coeur de la sauvage Camargue, Martial est accueilli par une vague "d'odeurs malsaines", signe évident de l'inhospitalité du lieu:

"Pas une âme. De la boue s'élevait
l'odeur de l'argile douceâtre. L'air
sentait le terreau, l'écorce mouillée." 1

Et plus loin:

"C'était un malaise plus grand que
ma fatigue, étant le malaise de l'île,
du fleuve, du rivage, et de toute

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 126.

la terre lasse de traîner ses brouillards empestés de fièvre." ¹

Mais dès qu'il parle de Pomelore, son village natal, Martial emploie un vocabulaire tout à fait différent:

"L'air était tout miel et des nappes lentes, venues de la vallée, élevaient jusqu'à ces hauteurs la respiration végétale des autres vergers invisibles et leurs odeurs d'écorces fraîches." ²

A partir de ces trois citations, nous pouvons dégager deux idées générales: d'abord la faculté qu' a le héros de capter le message sacré des odeurs: nerveux et imaginatif, il développe une sensibilité extrême qui l'amène à un contact intime avec la matière céleste et, au-delà, avec le mystère. Un tel éveil des sens rappelle l'extrême perspicacité des "primitifs"; ces derniers avaient le sens de l'odorat très développé, car c'était là leur seul moyen de communier à l'essence "sauvage" de la nature. Dans l'univers boscien, chaque odeur est porteuse d'une présence bénéfique ou maléfique: c'est là le deuxième élément que nous retenons. Ainsi, dans les deux premiers extraits cités, c'est l'idée de mort et de pourriture qui domine; dans le troisième, c'est le thème de la fraîcheur et des parfums suaves, perçus pour la première fois à l'enfance

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 272.

2. Ibid., p. 383.

et retenus depuis. Les odeurs véhiculées par l'air incarnent donc le déchirement interne de l'individu: en accueillant ou en repoussant ces "souffles" exaltants ou enivrants, le héros se reconnaît dans toute son ambivalence.

Or cette mutualité homme-ODEURS est d'autant plus tenace qu'elle permet de "prophétiser" sur le destin des individus:

"Le ciel s'était chargé. Il pesait sur les toits des communs et de la maison. Sous ce plafond l'air ne bougeait pas. Il avait apporté une odeur de bois mort, de feuilles pourries et d'argile douceâtre. Le sol brûlait sous les pieds; on respirait mal." ¹

Aux pires moments d'angoisse, la voûte céleste vient s'effondrer sur la croûte terrestre, interdisant par le fait même toute tentative de fuite de la part du héros. La chaleur, en particulier, dilate l'agitation interne de l'homme et l'oblige à se perdre dans la folie destructrice de l'univers. Et lorsque la nuit vient envelopper cette surexcitation "malféfique", le trouble n'en est que plus grand. Pascal, par exemple, est souvent plongé dans un état de réceptivité absolue, à l'écoute des moindres bruits insolites. Tout son être est replié aux limites extrêmes de l'imaginaire, les sens guettant l'approche d'une menace invisible mais infiniment présente.

¹. Hyacinthe, Paris, Gallimard, NRF, 1940, p. 59.

Comment ce danger est-il finalement pressenti? Par la réception d'une "odeur de sang fiévreux, de sueur animale", puissance annonciatrice d'un démon plus sauvage, plus rusé encore.

Les odeurs ne sont pas toutes aussi menaçantes; parfois elles s'unissent à la matière terrestre pour guider le héros à travers la muraille nocturne jusqu'à la maison protectrice. Il arrive souvent que de tels "souffles bénéfiques" se manifestent au cours d'une nuit noire, alors que tout l'être est dans l'attente d'une perception rassurante. Ainsi, au cours du fameux épisode des sangliers dans Le Mas Théotime, les "indications" révélées par les "nappes d'air chaud" permettent au héros aveuglé de suivre la trace du troupeau sauvage: certes, il ne s'agit pas là d'un fait du hasard, mais bien de la rencontre surréelle de forces psychiques autonomes (Clodius, Geneviève et Pascal) et de leur affrontement symbolique. L'élément aérien, rassemblé autour des odeurs, est ce qui fait "pressentir" les différentes phases du combat. De même, au moment où Geneviève fait ses premiers pas à l'intérieur du mas Théotime:

"Une commode dont les tiroirs exhalent un parfum de sauge fanée, l'armoire aux draps de fil qui embaume le savon sec, et ce lit à bateau qui sent la paille fraîche de maïs et le bois de chêne." ¹

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 50.

La jeunesse frivole de la jeune femme est déjà incarnée dans cette pièce où elle n'est apparue qu'une seule fois, et Pascal est tout de suite transformé par cette fluctuation innocente de l'air: Geneviève insuffle un courant d'air frais partout où elle passe; les odeurs qu'elle génère dans la maison sont autant de signes précurseurs de sa volonté de "mater" la calme sérénité du mas et d'instaurer un climat d'agitation plus propice à son tempérament.

Les nuages et tempêtes sont d'autres présages susceptibles de recomposer à l'échelle cosmique les déchirements intérieurs des individus. Ainsi dans Hya-cinthe, le héros surveille l'avance régulière d'une "muraille sombre", porteuse de tempêtes. Cette frontière céleste entre espaces purifiés et espaces envahis de vapeurs noirâtres est une limite symbolique, elle-même menaçante: elle reproduit la scission interne de l'individu entre la conscience éveillée, rationnelle, et l'univers du songe, de la folie démoniaque. L'arrivée de la tempête au coeur de l'élément aérien correspond ainsi à un changement d'attitude de la part du héros:

"Une accumulation formidable de nuées obstruait l'horizon, bouchait le ciel. C'était comme une immense ville des tempêtes. Ses murs, ses portes, ses tours, ses redoutables citadelles en se superposant atteignaient des hauteurs vertigineuses. On devinait de

lourds déplacements de masses électriques. (...) Etais-je encore un homme ou une parcelle de l'orage? Une âme ou la tempête? D'où jaillirait l'éclatement? De moi, de la terre, du ciel? La pression atteignait son paroxysme." ¹

On voit bien de quelle manière Bosco spiritualise l'élément aérien, en lui conférant des valeurs humaines, instinctives: il y a une "volonté maléfique" arrêtée au flanc de la tempête, une présence morale retardant l'éclatement des nuées et terrassant le héros "d'une main brûlante". L'âme de l'homme est, du même coup, "matérialisée": c'est pourquoi la tension atteint son comble, la marge séparant l'individu de la voûte céleste étant réduite au minimum. Le héros de La Commanderie N'EST qu'angoisse, que source d'appréhension. L'orage N'EST que démon inquiétant, issu de la volonté destructrice du Créateur face à l'homme coupable de la Faute. Encore une fois l'élément aérien revêt une signification d'ordre maléfique (à l'inverse de la Terre qui actualisait toujours le choc des puissances contraires du Bien et du Mal). De même dans Le Mas Théotime, l'attitude de Clodius, génie du Mal en puissance, est intimement complice des variations troublantes de l'air. Mais cette fois c'est Clodius lui-même qui provoque ces "égarements cosmiques": il se sert de la FUMÉE qui se dégage de

1. Hyacinthe, Paris, Gallimard, NRF, 1940, p. 63.

ses feux nocturnes pour étouffer la calme respiration de Théotime et dilater la haine des Alibert à son endroit:

"Et la pensée de Clodius, comme un nuage sur les crêtes, menaçait la paix du travail et nous enlevait ce bonheur que donnent toujours les moissons, malgré le soleil, la fatigue, la reverbération des aires." 1

La sauvagerie de Clodius s'incarne dans la grisaille du temps maussade, tout comme elle s'enracine dans l'étendue inculte de ses champs ou par l'apparition furieuse des sangliers. En somme, l'élément aérien chavire les obsessions de Pascal en face de son cousin ennemi.

Et que dire du VENT, l'allié le plus sûr de la tempête:

"Le vent, dans son excès, est la colère qui est partout et nulle part, qui naît et renaît d'elle-même, qui tourne et se retourne." 2

Cette citation tirée de Gaston Bachelard évoque bien l'animisme terrifiant du vent: celui-ci impose un véritable culte à l'homme désarmé. C'est une puissance impalpable, terrible: en elle l'esprit risque de sombrer, de se dissoudre. Le vertige de l'air est trop grand, il provoque les pires hallucinations. Lorsque la nature se déchaîne, l'homme éprouve le net sentiment de lui être livré, d'être

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 178.

2. BACHELARD, Gaston, L'Air et les Songes, Paris, José Corti, 1959, p. 250.

envahi par son pouvoir diabolique; en lui-même ne subsiste plus que le vide. Dans Malicroix on retrouve de façon éclatante cette mutualité du cheminement intérieur de l'individu et des mouvements cosmiques, rassemblés au coeur du vent; celui-ci, comme le démontre Bachelard, porte une signification psychologique profonde, inscrite à même l'esprit fragile du héros: il est l'instrument d'une "initiation cosmique" à laquelle Martial doit se soumettre. S'il sort indemne d'une telle épreuve, il n'aura plus à redouter les tourments de l'île:

"Le vent m'avait pris, pénétré, vidé de moi-même. Désormais j'étais fait de vent. Déchirée par le vent ma pensée en se dispersant, s'envolait de ma tête retentissante." ¹

Paroles d'un homme aliéné, devenu morceau volant de l'espace; Martial est mis en présence de l'Etre Universel "soufflé" par la tempête; cet Etre lui impose des rites sacrés, une aliénation totale de son âme: après le passage des nuées l'air redevient vif, mordant, Martial renoue avec la vie, il sort indemne de l'initiation. Il rassemble tant bien que mal les lambeaux de son corps dispersés par le vent: toutefois ce monde absurde a pris le héros; il se sent habité par un AUTRE que lui, une AME farouche et tenace: c'est l'esprit du sauvage Malicroix,

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 152.

figure divine descendue sur terre pour obliger l'homme à renier ses FAUTES en vue d'une nouvelle naissance, à la fois expiatoire et rédemptrice. A cet égard, le VENT est maître absolu de l'île: c'est lui qui commande la transformation psychique de Martial, en le dépouillant des marques de douceur et de tendresse qu'il porte en lui; en effet le héros a dû quitter les jardins bien abrités de Murevallières, les champs rationnellement cultivés, les sources bien canalisées de sa maison natale pour pénétrer en Camargue, ce monde insolite et destructeur, habitat des Ombres Maléfiques et point de fusion de l'ivresse du cosmos.

Jusqu'ici nous avons scruté l'élément aérien sous deux rapports bien distincts: tout d'abord la tentative de l'individu de libérer son âme des entraves terrestres pour accéder à un état de bonheur "céleste" idéalisé, purifié des souillures de l'humus (c'est le cas de Geneviève, héroïne révoltée); en second lieu la puissance enivrante et démoniaque des ODEURS, des TEMPETES et du VENT, instruments de la volonté purificatrice du Créateur face à l'homme souillé (c'est le point de vue de la Nature en révolte). Nous pouvons maintenant dégager une troisième manifestation de l'élément aérien, celle-là d'une totale impersonnalité: il s'agit de la NEIGE, qui confond toutes

choses en une dissolvante blancheur. Par elle la matière terrestre devient un mirage évasif, une plénitude éphémère que le moindre souffle dissipe:

"Je n'étais plus qu'une ombre, une ombre humaine qui vibrait au passage de la neige et devenait neige, et qui voltigeait." ¹

La neige est ce qui "dépose" l'Etre Universel dans ce qu'il a de plus sublime: ainsi le héros Martial se découvre extrêmement vulnérable et fragile devant la puissance cosmique de la neige révélée dans toute sa splendeur: c'est un univers tournoyant, un mouvement perpétuel de désorientation; Martial n'erre plus dans une île chargée de puissances démoniaques (libérées par la folie du vent et de la tempête). Toute l'étendue se transforme en une sorte de masse mentale, silencieuse, comme un immense réceptacle de purification:

"Un allègement universel des objets et des âmes me paraissait sensible, autour de moi. Tout devenait facile. Rien d'impossible en ce monde aérien, qui reposait sur des myriades de cristaux friables." ²

Image de paradis facile, étendue irréaliste, propice à l'éclosion du rêve. L'air devient léger, cassant comme du verre; il s'accorde bien à la pureté du sol. Somme toute, l'univers entier est plongé

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 215.

2. Hyacinthe, Paris, Gallimard, NRF, 1940, p. 21.

dans un grand état d'innocence; le héros n'est plus le "jouet" d'odeurs malsaines; il se tient, comme par miracle, au coeur d'une lucidité éclatante et fragile. Son esprit pénètre partout, dans un monde imaginaire libéré des saisons de la terre. L'âme et le cosmos sont en suspens, dépouillés de toute sensation, protégés de l'envahissement des ténèbres. Par la neige, l'homme retrouve les vieux trésors héréditaires enfouis dans son âme; il se dévoile dans toute sa richesse, sa virginité. Les images de grâce défilent à ses yeux, douces et exaltantes, Hélas! La neige fond rapidement au coeur de l'homme: c'est alors qu'il redécouvre la "muraille maléfique" de son être, les démons qui l'enflamment, l'obligeant à poser des gestes démoniaques. Si l'humain sort brutalement du monde déifié et paradisiaque de la neige (où il s'est, pour un temps, oublié), il pénètre maintenant avec ivresse dans le monde enchevêtré et troublant de la NUIT.

L'homme boscien a besoin de la NUIT; il aime à s'y retrouver dans toute son "ambivalence". Tout se passe comme s'il y avait deux cheminements contraires dans la conscience du héros: l'un diurne et l'autre nocturne. Tantôt le héros cherche à se trouver, tantôt il cherche à se perdre. D'une main il ne

cesse d'ériger un "rempart" contre la mort et les maléfices grouillants de la nuit, et de l'autre il le détruit sans cesse. L'homme est empêtré, enchaîné dans cette dialectique du fantastique. Il s'enchanté de sa survie, et chante par avance la gloire de sa disparition. Il s'avance dans le monde cosmique à la manière d'un enfant perdu, étroitement captif de deux puissances, étroitement lié à deux puissances contraires: le besoin de vivre et l'ivresse de mourir. Ce qui fait l'intérêt de sa "recherche", de sa grâce de divinité, c'est qu'il sème son chemin d'embûches à mesure qu'il y avance. Il a besoin de l'incertitude, car il ne pourrait vivre longtemps "en plein jour"; il éprouve la nécessité des replis ténébreux.

La logique de l'individu boskien est celle du MYSTERE, de la communication instinctive avec les choses de la nature. Son heure est toujours celle des fantômes, C'est ce qu'a remarqué Gaston Bachelard, dans L'Air et les Songes:

"Toutes les nuits le rêveur recommence le monde. Le rêve cosmique, dans les demi-clartés du sommeil, possède une sorte de nébuleuse primitive d'où il fait sortir des formes sans nombre." ¹

Certains personnages de Bosco sont si intimement liés à la NUIT qu'ils n'osent s'ébattre en plein jour,

1. BACHELARD, Gaston, L'Air et les Songes, Paris, José Corti, 1959, p. 225.

au milieu des regards indiscrets et moqueurs: c'est le cas de Clodius dans Le Mas Théotime, Hyacinthe dans le roman du même nom et surtout Ameline dans Sabinus. Tous incarnations du Diable, mais en même temps esprits avides de bonheur purifié, de "solarisation" protectrice: leur destin est d'être fusionné aux entrailles brûlantes de la Terre; ils expient pour l'humanité tout entière.

Plus encore que la menace du VENT ou des des TEMPETES, celle de la nuit chargée d'un "vaste silence" paraît redoutable à l'homme curieux et naturellement porté à découvrir tous les secrets du monde qui l'entoure. La nuit véhicule des ombres inconnues, non familières, qu'il faut exorciser pour en comprendre la véritable puissance. Déjà l'enfant sensible et nerveux qu' a été Bosco ne pouvait qu'être fasciné par la nuit peuplée de visages primitifs, inconsistants. La réalité y devient floue, angoissante: l'âme s'illumine à la rencontre d'esprits originels venus de la terre, des arbres ou des sources. Ce contact intime avec les "forces occultes" n'est certes pas fait pour protéger l'homme; au contraire il se sent plus vulnérable dans ce monde aveuglant et pourtant "sanctifié". Ennemie de la neige lumineuse et purificatrice, la nuit a conclu un pacte secret avec

les ombres souterraines de la terre: l'homme y puise une étonnante lucidité, mais du même coup tout son être est propulsé aux zones "maléfiques" de l'âme. La nuit est ce qui abolit les frontières de la psyché du héros: tout lui est dévoilé, du plus pur au plus oppressant. Répondant à une intense avidité de connaître, au désir effréné de percer "tous les secrets", la NUIT enveloppe l'humain de ses ténèbres, l'obligeant à les assimiler d'un seul coup.

Somme toute, la présence du voile nocturne est liée à un Destin, à une force latente capable de plonger l'âme dans une aventure intérieure terrifiante; comme la Terre, la Nuit dégage un magnétisme fascinant qui écrase l'homme, lui faisant éprouver une "grande terreur". Au début, le héros s'incarne tant bien que mal dans la Nuit:

"Sans un oeil bleu, comment voir
vraiment le ciel? Sans un oeil
noir, comment regarder la Nuit?" ¹

L'enveloppe des ténèbres se referme toujours derrière l'individu; celui-ci devient prisonnier de sa trop grande témérité. C'est là tout le sens de la démarche entreprise par Martial, dans Mali-crcix: dès son entrée en Camargue, il pressent

1. BACHELARD, Gaston, L'Eau et les Rêves, Paris, José Corti, 1960, p. 42.

les maléfices de la Nuit qui dissout tous les objets en une "impalpable obscurité". Martial contemple d'abord la lumière divine des constellations, mais bientôt son champ de vision est obstrué par les grands arbres noirâtres qui l'entourent et l'obligent à se "replier" à la Redousse: la maison protectrice ne rassure pas le héros pour autant; elle lui montre une figure menaçante et diabolique.

La vision de Martial s'est donc déplacée du macrocosme céleste (la lumière cosmique, celle que Geneviève était avide de posséder), au microcosme qu'est la maison, réceptacle hermétique de la folie nocturne. La Redousse est, pour les voiles noirâtres, un lieu propice au rayonnement de leur puissance agitée. Il s'agit d'une véritable aliénation, aussi indéchiffrable que celle d'Ameline dans Sabinus:

"Ameline avait trop de contact avec les dieux sombres pour ne pas tenir compte de leurs exigences et négliger les sacrifices dus à leurs autels." 1

Ameline N'EST que mirage, vapeur, sortilège. C'est une personnage imaginaire, effacé, un être à la fois charmeur et terrifiant. Même le puissant Sabinus, pourtant "scellé" aux nécessités terriennes, cède aux voluptés d'Ameline:

"L'air, la calme planète, la présence de la Madone, l'eau pure, les odeurs sylvestres, en quelques jours, atten-

1. Sabinus, Paris, Gallimard, NRF, 1951, p. 17.

driront son âme. Et il attendait avec impatience la nuit, pour aller prendre son délassement à la fontaine." 1

Sabinus devient rêveur nocturne; tel Narcisse, il se laisse entraîner par la nuit et ses artifices magiques. Il ne se doute pas que son corps devenu aérien est maintenant scellé à une sourde fatalité: il va, inconsciemment, vers l'événement de la nuit préparé pour lui seul, quelque part, dans les secrets des bois. Bientôt la chaleur l'enfièvre et il n'oppose plus qu'un visage léger, nerveux, à la poussée grandissante des ténèbres dans son âme. Il s'en dégagera finalement, rappelé par un souffle léger de l'air, une nappe de fraîcheur répandue sur sa tête brûlante.

La Nuit ne serait-elle donc que Mort, qu'espace funèbre? Dans Le Mas Théotime, Pascal y rencontre des figures intimes, issues de son enfance heureuse:

"Ce que l'une me dit avec rudesse, de l'aube au soir, les autres dans la nuit, m'en entretiennent avec la douceur persuasive que savent prendre les ombres familiarisées." 2

Il faut connaître les "fluctuations" des ténèbres pour arriver à les maîtriser; Pascal, pour un temps, y réussit. Il est un des seuls, avec Anne-Madeleine dans Malicroix, à réaliser une sorte de

1. Sabinus, Paris, Gallimard, NRF, 1951, p. 132.

2. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 66.

complicité bénéfique avec la Nuit. Anne-Madeleine est une fille de l'air, comme Geneviève dans Le Mas Théotime: elle est toutefois plus "éthérée" que la cousine de Pascal, en ce sens qu'elle impose, partout où elle passe, un étrange sentiment de grandeur et d'exaltation. Elle est détachée de la matière charnelle, mais elle entretient avec elle des liens sacrés, primitifs. Elle s'accorde profondément au monde des sons, au vide du silence. En définitive, c'est une fille sauvage, issue de la nuit avec laquelle elle entretient une communication naturelle et vitale. Il en est de même pour Hyacinthe, femme dont la liberté fragile se raffermirait au contact bienheureux de la Nuit:

"Elle peuplait ainsi la maison de pas, de bruits, de frôlements devenus familiers à mon silence. Emanés d'un être invisible dont la présence me hantait, ils pénétraient, pour l'alimenter d'événements imaginaires, le plus naturellement du monde, dans ma rêverie." ¹

De tels êtres répandent partout leur mot de magie, d'amour: cristallisés à même les sortilèges des ténèbres, ils s'immiscent dans les esprits à la manière des génies protecteurs, images sanctifiées du pôle bénéfique et vitalisant de la Nuit.

D'autres personnages, déjà incorporés à l'élément nocturne, en viennent à prophétiser les événe-

1. Hyacinthe, Paris, Gallimard, NRF, 1940, p. 134.

ments troublants de leur propre destin: c'est le cas de Pascal Dérivat. La rêverie dans laquelle il est plongé sur son hamac aboutit à une communication instantanée avec les menaces invisibles qui le guettent:

"Je ne tenais en l'air que par deux cordes invisibles, tendues je ne sais plus où et qui me suspendaient non pas entre ciel et terre mais au-dessus d'un élément immatériel issu de ces ténèbres méconnaissables.(...) Et je me séparerai, sans savoir quand ni où, de ce rivage noir et brûlant, pour glisser sur le fil de ces eaux imaginaires encore sombres et dériver longtemps et loin des bords. (...) Par moments j'avais la sensation qu'une masse mentale descendait lentement sur moi pour m'écraser." ¹

Pascal est ici dans un état de réceptivité absolue, à l'écoute des moindres vibrations de l'air nocturne. Les ténèbres ne l'emprisonnent pas, elles lui dévoilent, sous un masque terrifiant, les "ingrédients" d'une certaine proximité, d'un éventuel affrontement qu'il aura à réaliser. Somme toute, l'âme et les Ombres participent d'une même systématisation face aux menaces venant de l'extérieur.

Il est finalement un personnage, certes un des plus grandioses, (et des plus effacés) de toute l'oeuvre de Bosco, qui arrive seulement à maîtriser les charmes puissants de l'air et de la nuit combinés,

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, pp. 242-243.

mais encore à vivre un "mysticisme cosmique", en accord avec les pouvoirs magiques du Créateur: c'est Balandran, le vieux serviteur des Malicroix et le guide inébranlable de Martial Mégremut. Lui seul prévoit le flux et le reflux des "présences mystérieuses" dans l'île sauvage. Ses goûts sont portés vers la solitude et la méditation. Du déchaînement de l'air, il tire sa force et sa sérénité; sa sagesse, il la puise au contact du vent. Il est comme le point de rencontre de deux univers diamétralement contraires: le monde des humains, faibles et vulnérables, et le monde des dieux, oppressants et vengeurs. C'est un primitif, un prophète: il est partout à la fois, on ne le voit qu'en "apparition", sous les traits d'un demi-dieu. A la fois homme de la nuit et fils des lumières divines, il s'est familiarisé avec les rites sacrés que nécessite la terre inculte. Sa pensée n'est qu'une grande onde sonore à la mesure des hauteurs et des profondeurs solennelles de ce monde vague qui l'entoure.

SOMMAIRE DE LA TROISIEME PARTIE

	Page
A. <u>L'EAU, RECEPTACLE D'UN MONDE NOUVEAU</u>	74
B. <u>POUVOIR DE SEDUCTION DES ONDES TROUBLES</u>	75
1. L'élément aquatique en tant que matière originelle	75
2. Stratification des eaux dormantes	76-77
C. <u>RENCONTRES FLUVIALES DE BOSCO ENFANT</u>	78-79
1. Hantise des eaux jaillissantes	80-1
2. Puissance magique des étangs	81
D. <u>LES EAUX LEGERES</u>	
1. <u>Le Mas Théotime</u> : l'éveil miraculeux de la source	82-83
2. La rêverie liquide, thérapeutique pour l'esprit agité	83-84
3. Françoise Alibert, image vivante des eaux stables	85-86
4. L'Eau source d'innocence et de fraîcheur	86-88
E. <u>LES EAUX FERMEES</u>	
1. Reconnaissance des fonds sous-marins	88-89
2. Vertige du narrateur dans <u>Hyacinthe</u>	89-90
3. La phobie de la dissolution	90
4. Mutualité psychique du héros et des ondes stagnantes	91-92
5. Geneviève magnétisée (<u>Le Mas Théotime</u>)	92-93
6. Ameline et la volonté de purification (<u>Sabinus</u>)	94-96

- 7. Fascination des profondeurs nocturnes 96-97
- 8. La résistance du héros. Balandran, 98

F. LES EAUX TOURBILLONNANTES

- 1. Le déluge cosmique 99
- 2. Expiation de l'homme 99

Jusqu'ici nous avons scruté l'imagination boscienne comme une faculté naturelle, instinctive, et non pas comme une puissance éduquée, retenue dans les limites étroites de la raison; nous avons insisté sur le principe de l'animisme, cette force qui donne la vie à tout, qui englobe toutes choses, qui fusionne en un seul bloc le désir enfantin et la vision surnaturelle, les ivresses subjectives de l'individu et les forces innées du cosmos. L'essentiel était de replacer les "images primitives" avant les idées-concepts, familiariser notre esprit avec les énergies couvées au sein de la terre ou diffusées par l'élément aérien. L'analyse détaillée de la matière aquatique nous permettra encore une fois d'interpréter à leur juste valeur les "impulsions naturelles" du monde boscien, celles que donne directement la nature en éveil: ces pouvoirs universels pénètrent à la fois l'essence du paysage cosmique et la psyché humaine; issus du tourbillonnement éternel des éléments, ils envahissent du même coup les organes de l'individu. L'homme, à cet égard, participe de l'activité créatrice de l'univers.

La rivière printanière, le fleuve dévorant, la source obscure, les remous tumultueux: autant de manifestations ambivalentes de l'élément aquatique. Un seul point commun: l'extrême sensibilité de la

surface des eaux. Un seul remous, un seul coup de rame, la moindre provocation peut en réveiller la colère terrible, et tout de suite la menace se communique aux autres éléments naturels: l'orage gronde, la terre brûle de fièvre, la foudre éclate. L'eau déchaînée appelle une symbiose universelle, une correspondance durable et substantielle entre la matière et l'homme: ce dernier, en proie à une intense méditation, décèle enfin l'intimité du monde qui l'entoure. Entre les deux pôles (l'homme et l'eau) s'établit une communication fébrile, sanctifiée par la présence mystique du divin.

D'une autre façon l'appel de l'eau réclame un don total, une fusion impersonnelle de tout l'être. L'eau attire son "habitant", elle séduit comme la Terre-Mère. La plupart des héros bosciens, Ameline (Sabinus), le narrateur de la Commanderie (Hyacinthe), Balandran ou Martial (Malicroix), Pascal ou Geneviève (Le Mas Théotime) ne peuvent jamais être sur l'eau sans souhaiter ardemment être DANS l'eau. Voir l'eau, c'est vouloir être en elle, c'est vouloir plonger son corps dans l'étendue liquide, pleine d'innocence et de pureté. Les nappes fluviales imprègnent le corps de leur puissance onirique, scellant les composantes d'une véritable unité psychique: une telle activité exalte l'individu puisqu'

elle emplit son âme de toute une série de visions et de scènes animées, telles qu'en réalise le rêve. Car l'eau est une matière originale qui reçoit et conserve les songes: en elle l'homme dépasse son idéal de pureté, son héritage d'honnêteté et d'innocence:

"Si puissants que soient les rites de purification, il est normal qu'ils s'adressent à une matière qui puisse les symboliser. L'eau claire est une tentation constante pour le symbolisme facile de la pureté.
(...)

Une physique de l'imagination doit donc rendre compte de cette découverte naturelle et directe. Elle doit examiner avec attention cette attribution d'une valeur à une expérience ordinaire." 1

Dans cette mutualité de l'homme rêveur et de l'eau substantielle, tout est imaginé avant d'être vu, fût-ce la plus simple des descriptions, L'élément aquatique évoque, en première analyse, un grand état de purification, sans souillures morales. Substance ineffable ne contenant, en principe, aucune trace d'une autre substance, aucune manifestation d'impureté décelable: la "surface cristalline" est ce qui crée l'homogénéité parfaite de l'eau; toutefois, ils suffit de descendre lentement au creux des profondeurs fluviales pour entrer en contact direct avec les Ombres

1. BACHELARD, Gaston, L'Eau et les Rêves, Paris, José Corti, 1960, pp. 182-183

Nocturnes, zones sombres échappées d'une source mystérieuse, enivrante. Les nappes souterraines recèlent de nombreux secrets; on y démasque des contours bizarres, des silhouettes glissantes, des formes imprécises, angoissantes. L'univers aquatique de Bosco est ainsi constitué de "niveaux superposés", de strates successives incarnant chacune une "humeur" particulière. Une telle verticalisation de couches équivaut, sur le plan de l'imaginaire, à l'échelle du clair et de l'obscur, de la conscience diurne à l'obsession nocturne. Les fonds sous-marins des sources invisibles s'agitent aussi dans le coeur de l'homme, refoulés parmi les pulsions incontrôlables mais éternellement présentes dans la psyché ouverte. L'imagination matérielle a beau trouver dans l'eau la substance pure par excellence, elle y affronte simultanément des présences maléfiques.

L'élément aquatique, à cet égard, n'échappe pas au principe immanent de l'Ambivalence, principe caractéristique des forces terrestres et aériennes. Voilà pourquoi le cheminement de notre étude adopte, à partir de maintenant, la démarche "descendante" du héros à travers les multiples niveaux génériques de l'eau: aux couches supérieures on rencontre les nappes légères, vivifiantes et éclairées, puis vien-

nent les eaux lourdes, obscurcies, écrasées sous le poids d'une "menace" invisible. Finalement, le héros franchit le seuil des profondeurs souterraines, zones intenses de magnétisme et point de rencontre des énergies maléfiques de l'univers. Tout devient alors accessible, pénétrable.

Bosco, dès son enfance, expérimente "l'humeur" des eaux cristallines: jeune homme isolé, sans compagnons de jeu, il supporte difficilement la nostalgie du paysage natal où ne semblait se manifester aucun signe de mystère. Il s'évade de sa longue solitude en se réfugiant dans des rêveries interminables; mais quel bonheur lorsqu'il lui arrive de visiter les montagnes toutes proches, après avoir franchi les bornes étroites du mas familial où il est enfermé par ses parents. Un jour, son père l'amène jusqu'à la rivière Durance, nappe liquide dont on lui a souvent décrit les sortilèges: c'est alors que l'âme de l'enfant est saisie d'une crainte obscure, la peur étrange des maléfices que recèlent les eaux:

"Elle m'apparut d'un seul coup toute entière, immense et limpide, aux bras multiples, aux courants rapides, qui enveloppait des flots et même des îles, qui disparaissait sous des arbres, effleurait des plages et étincelait vers l'ouest où elle descendait dans toute sa

puissance avant de se perdre dans le flot plus vaste et plus vigoureux encore du Rhône." ¹

Le jeune Bosco est à la fois terrorisé et séduit par ces flots tourbillonnants; dès lors les "avenues" de l'imagination de l'enfant rêveur s'ouvrent au fantastique: après cette première reconnaissance de la rivière et des monstres qu'elle abrite, Bosco tisse ses rêves avec toute la primitivité de son âme sauvage. Cette sauvagerie est innée en lui, il l'éprouve comme un besoin constant: il projette à l'intérieur de ses personnages cet "état de nature" qui lui est propre, cette âme purifiée des actions néfastes de la nature humaine, ce coeur fauve, inapprivoisé. Ainsi Pascal (dans Le Mas Théotime) et Martial (dans Malicroix) aiment à fuir toute relation avec le monde civilisé; ils se plaisent à vivre seuls et retirés, en ardente communication avec les puissances créatrices de la Nature. Les eaux, de même, sont une matière sensible, farouche et même susceptible: ce tempérament "inso-ciable" des eaux débouche aisément sur la bestialité, la cruauté ou la passion sauvage; la délicatesse et le raffinement ne sont certes pas les vertus premières des ondes stagnantes.

1. Oubli, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1952, p.298.

A l'inverse des terres plates et monotones, l'étendue fluviale est toujours une source d'inconnu et de mystère: l'enfant Bosco est obsédé par la connaissance intime des eaux vives; les cascades jaillissantes donnent à sa soif de sauvagerie une orientation fascinante vers ces zones d'indicible où le surnaturel devient plus convaincant que le naturel, mais où encore les sortilèges déploient une énergie pénétrante et, souvent, diabolique. L'enfant est ensorcelé par les artifices magiques de l'eau. Les vagues, à la première rencontre, inspirent toujours un état rassurant et hospitalier; l'esprit est tranquillisé, les craintes bien enfouies. Mais bientôt les nappes profondes du fluide remontent à la surface cristalline, alarmant du même coup la conscience fragile de l'enfant: l'eau bouillonnante exerce un magnétisme fascinant sur l'âme contemplative; l'inquiétude sournoise fait suite à l'émerveillement naïf.

Par les eaux, depuis sa fréquentation de la Durance, l'enfant Bosco est constamment hanté. Nous verrons l'importance qu'a le terrible Rhône, dans Malicroix, ou la source marécageuse, dans Sabinus. Disons tout de suite que les eaux tourbillonnantes, celles qui emportent l'âme dans un

mouvement rapide et irrésistible, ont moins d'attrait que les eaux dormantes dont la source provient de la terre même; celles-là sont les plus mystérieuses, les plus envoûtantes. L'esprit ensorcelé est bientôt subjugué par la MAGIE incarnée dans les nappes noirâtres. Qu'on pense à l'atmosphère diabolique que Bosco a réussi à créer, dans Hyacinthe, par la présence de ces grandes étendues mortes où la barque de quelque promeneur se dessine parfois, à la faveur de la nuit. La puissance des eaux souterraines, que nous redécouvrons dans les quatre oeuvres à l'étude, Bosco en avait déjà éprouvé le singulier attachement au cours de sa jeunesse fertile en rêveries de toutes sortes.

L'apparition de l'élément aquatique dans Le Mas Théotime correspond à une volonté d'adoucissement de la violence passionnelle qui agite les personnages. L'image accueillante de la source cristalline qui affleure non loin du mas procure à Pascal Dérivat la fraîcheur et la pureté essentielles au bon rétablissement de son harmonie psychique; près des eaux vives, transparentes, le héros "respire calmement". Pour un temps il "oublie" la sauvagerie de son cousin Clodius, l'imagination s'éveille au murmure chatoyant des eaux douces. L'heureuse exaltation de Pascal est alors sanctifiée par la présence enivrante

de Geneviève, fille du vent: en elle les matières célestes et aquatiques se fusionnent en une même puissance, une seule faculté d'attendrissement. Les "cheveux fauves" de Geneviève inondent le visage rugueux de Pascal; et l'arrivée d'une pluie fine, avalanche de gouttelettes suaves et délicieuses, crée dans l'esprit du héros un état d'âme transfiguré, un merveilleux sentiment de purification matérielle. L'âme de Pascal est libérée des sortilèges accablants de la Terre; elle sort d'une pesante immobilité pour jouir d'une extraordinaire surexcitation, accordée à l'éveil miraculeux des eaux printanières.

Les courants aériens, nous l'avons vu, véhiculent souvent les messages diaboliques suscités par le Destin des individus. Par contre les images aquatiques sont toujours assimilées au niveau de l'imagination, après une suite ininterrompue d'événements troublants. C'est ainsi que Pascal, après sa violente incursion chez Clodius, entre en contact avec ses ancêtres par la médiation d'une rêverie archétypale, tout entière sous le signe de l'eau: Pascal est seul sur le rivage des "vivants"; de l'autre rive (celle des "morts"), une barque se détache d'elle-même, vide de tout

occupant. Elle glisse lentement sur les "eaux noires", s'approchant de plus en plus du héros consterné. Celui-ci, le regard comme accroché à cette vision sublimale, entend du même coup une voix angélique, peut-être celle de Geneviève, et qui l'appelle par son nom. Le vent fait frémir les roseaux. Après, le "souffle cosmique" s'évanouit et une faible lumière, perdue sur le rivage des "morts", brille étrangement,

La barque apparaît comme la symbolisation matérielle d'une volonté cachée, comme un instrument vital de sollicitation: elle est, inconsciemment, détachée du rivage des "morts" par une main sournoise, ténébreuse; c'est la main de Clodius, l'Ombre psychique de Pascal. Clodius veut que son cousin prenne place à bord de l'embarcation pour ensuite réintégrer le rivage nocturne, et ce pour refaire intérieurement le juste équilibre de son être. Si Pascal feint d'ignorer la requête de Clodius, il retarde du même coup l'assimilation essentielle de cette sauvagerie primitive qui le déchire et qu'il ne peut assouvir. Une telle synthèse des forces contraires de son tempérament (la douceur paysanne et l'ivresse bestiale) promet bien plus qu'une harmonie psychologique: elle laisse présager un état de repos éternel, symbolisé par la petite flamme à l'autre bout du lac, faible lueur témoignant de la vigueur acharnée de Clodius:

elle est le point de rencontre de toutes les puissances nocturnes que Pascal se doit d'assimiler au plus profond de lui-même. Mais d'un autre côté, Geneviève lance à son cousin un vibrant appel chargé de tendresse et d'exaltation joyeuse. Pascal devrait-il se laisser entraîner par ce nouveau tourbillon de fraîcheur et d'innocence? Voyons le dénouement du rêve: le vent s'apaise, "emportant" du même coup Geneviève; la petite flamme persiste. Pascal se détache du rivage des "vivants", car c'est là que flambent sa passion irréfléchie pour Geneviève et sa douloureuse obsession face au mystérieux assassin de Clodius. Il abandonne ses noirs tourments pour glisser au fil des eaux invisibles, voguant dans un état d'animation suspendue, à mi-chemin entre la réalité suffocante (symbolisée par le rivage des "vivants") et l'inconnu (symbolisé par le rivage des "morts"): la véritable paix de son âme, il la découvre ainsi à l'encontre de son identité usuelle. Il expérimente le repos par une totale incarnation avec la "façade obscure" de son être, celle qu'il avait toujours reléguée au plus profond de lui-même et qu'il accueille maintenant, dans toute sa plénitude. Les eaux noires, dans cette rêverie archétypale, constituent la matière

"élémentaire" favorable à l'âme imaginative; elles seules permettent la dissolution psychique du régime diurne d'affrontement (entre Clodius et Pascal) et le renouveau par la pénétration matérielle. L'homogénéité d'âme est ainsi reconquise par la médiation des nappes fluviales, véritables sources de l'activité inconsciente des individus.

C'est toutefois Françoise Alibert qui incarne le mieux la puissance créatrice et la stabilité des eaux: fille patiente et forte, elle a un visage "pur et sans trouble". Elle est la véritable compagne de Pascal:

"Je reconnaissais mon amie douce de la métairie qui était arrivée en silence derrière moi et qui attendait mon retour de ce voyage chimérique. Je revenais de loin, et sans doute le devinait-elle puisqu'elle se taisait amicalement. Pourtant je ne pouvais pas lui parler de ces souterraines demeures; mais j'étais heureux que la terre m'eût envoyé, à mon retour sur la rive diurne, cette fille aux yeux bienveillants qui sentait le blé. Elle était la figure la plus douce qui pût venir à l'heure inévitable, et je compris qu'on m'attendait là-bas, depuis un moment." ¹

Après avoir vécu les heures troublantes suscitées par la présence de Geneviève, Pascal découvre en Françoise l'image parfaite de la familiarité et de la tenue, qualités typiques des eaux douces: les reflets de l'eau légère ne leurrent personne, ils

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 293.

diffusent en l'homme de "grands bienfaits". Plus Pascal s'éloigne de la source cristalline qui jallit tout près de Théotime, plus le "malaise" s'agite dans son esprit. L'Eau est l'élément équilibrant de sa personnalité, et Françoise est "l'être fluvi-al" par excellence.

Pascal reçoit-il un appel aux environs de la source? Il sait, malgré les ténèbres qui l'aveuglent, que le "timbre liquide" est bien celui de Françoise, son amie inséparable. C'est dire que la communication s'établit, non pas sur le plan physique, mais au niveau de l'imaginaire, de la perception sublimale des choses. Françoise est un être hydraté, à la fois doux et mesuré: son intarissable puissance, elle la puise au contact des sources éternelles:

"Elle a regardé l'eau. Appuyée sur un bras, tout le corps allongé dans l'herbe haute, elle s'abandonnait au plaisir d'être là, et de sentir sa jeunesse et sa force en communication avec les eaux, le sol heureux, et le grand feuillage des arbres de la source. (...) Le temps était pur et, de la bouche même de la source, les nouvelles eaux de l'automne, invisibles, montaient sans troubler d'une bulle d'air la surface immobile de la mappe limpide." ¹

Françoise rayonne de bonheur et de tendresse; sa tranquille respiration est assurée de la complicité heureuse des eaux-mères, sources inépuisables de

1. Le Mas Théotime, Paris, Callimard, Livre de poche, 1945, pp. 427-428.

pureté et de repos.

L'Eau communique encore avec les puissances revivifiantes de la Nuit:

"La Nuit est comme une eau plus légère qui parfois nous enveloppe de tout près et vient rafraîchir nos lèvres. Nous absorbons la Nuit parce qu'il y a d'hydrique en nous." ¹

Certes les images évoquées par l'eau n'ont pas la rigueur ni la solidité des images fournies par la terre fertile; l'imagination aquatique regorge de valeurs sensibles, intimes, et non plus de vertus avilissantes ou rédemptrices (ce qui était le cas pour la terre: celle-ci aliénait l'individu sous le poids de règles strictes et abrutissantes). L'eau sert à naturaliser l'esprit rigide et assouvi du héros boscien; elle rend un peu d'innocence et de fraîcheur à l'homme orgueilleux de ses champs rationnellement cultivés. Autant le sol est un réceptacle étouffant, magnétique, autant la source est un "chemin ouvert", une avenue heureuse pour l'imagination discursive, éclatée. Près des eaux transparentes le héros peut rêver profondément: il participe de la vie secrète des matières fluviales, nappes réconfortantes et consolatrices à la fois.

Devant la source amie, l'homme se reconnaît dans toute son ambivalence: le jeu des eaux claires, mi-

1. BACHELARD, Gaston, L'Eau et les Rêves, Paris, José Corti, 1960, p. 141.

roitantes d'images, se résume à une véritable force de réveil des pulsions couvées de l'individu. L'âme de Pascal a puisé au contact des eaux noires un certain apaisement; il y a trouvé le repos dont son âme inquiète avait tant besoin. Un court instant de bonheur, l'eau fraîche d'une source limpide alliée à la clarté matinale, tout cela produit un effet heureux, un sentiment d'harmonie entre les énergies psychiques du héros. Mais au-delà de la pureté du filet d'eau, le mystère troublant et opaque des profondeurs commence à remonter dangereusement à la surface: une rêverie trop prolongée, une concentration trop forte devant une eau limpide, conduisent fatalement à la rencontre des pires maléfices. Le héros se révèle TROP à lui-même, il a le vertige de sa propre dualité d'être, Ce n'est pas encore l'appel fascinant de la mort, mais la troublante paix des fonds sous-marins, celle qui voile une obscurité sournoise où l'homme risque de se dissoudre, sans espoir de retour aux rives familiarisées.

Le héros de La Commanderie, dans Hyacinthe, éprouve au contact de l'eau un sentiment étonnant de puissance, puisqu'il participe de la densité, voire de l'impétuosité de la nappe lacustre:

"Là je pouvais brancher mon être à quelques-uns de ces courants qui traversent le sol sur lequel nous

vivons. J'en recevais un surcroît provisoire de vie qui me permettait, hors de toute raison, de me penser moi-même, comme si j'avais été l'esprit des étangs." 1

Par l'eau, limpide et brouillée, le héros rejoint tout le cosmos: les étangs sont une "province protégée", à l'abri des regards malveillants. Le héros aime à s'y perdre, pour connaître le sentiment profond de son propre secret, enfoui sous les couches hermétiques de la conscience diurne et rationnelle:

"J'avais parfois la sensation, presque physique, d'un autre monde subjacent et dont la matière, tiède et mouvante aussi, affleurait, par-dessous l'étendue morne de ma conscience. Et alors, comme l'eau limpide des étangs, elle frissonnait." 2

Le héros essaie de réaliser une fusion salvatrice de son être avec les profondeurs des étangs, et ce pour retrouver la fraîcheur primitive de son âme. C'est ainsi que le processus de Verticalisation Aquatique (des eaux claires, familiarisées, aux eaux sombres et secrètes) est tout entier repris dans la psyché de l'individu (de la conscience éclairée aux zones refoulées de l'inconscient, sources hybrides d'exaltation et de terreur). Le héros va aux étangs pour VIVRE, pour se serrer durement contre lui-même, s'aimer ou se haïr, enfin de se voir dans sa totalité. Sur la rive il attend, livré aux puissances naturelles du lieu, mais avec une sour-

1. Hyacinthe, Paris, Gallimard, NRF, 1940, p. 29.

2. Ibid. p. 28.

de appréhension: il y a toujours en arrière-plan cette PHOBIE de la dissolution, de l'oubli total de soi. La mutualité Homme-Etangs s'achève ainsi dans un cadre moral d'anxiété et de crainte: autant les étendues humides attendent avec ferveur l'éclatement des eaux pluviales, autant la hantise de l'âme est forte, amplifiée par la proximité d'une "menace invisible" mais brûlante de fatalité.

Gaston Bachelard nous le rappelle fort à propos:

"L'Eau fermée prend la mort en son sein. L'Eau rend la mort élémentaire. (...) L'Eau est alors un néant substantiel." ¹

Et ailleurs:

"L'Eau n'est plus une substance qu'on boit, c'est une substance qui boit." ²

L'Eau conduit inévitablement au royaume des Ombres. La rêverie aquatique est presque toujours dégradante, parce qu'elle emplit l'esprit d'un état de stagnation, de pétrification face à un gouffre, un abîme intemporels. Et pourtant, malgré cette puissance magnétique de dissolution, l'eau ne cesse de fasciner, comme séduit tout ce qui cache un mystère:

-
1. BACHELARD, Gaston, L'Eau et les Rêves, Paris, José Corti, 1960, p. 125.
 2. Ibid. p. 77.

"La présence de l'eau annonce toujours un mystère, et, fût-elle captée, limpide et calme, dans une vasque étroite, son apparition suggère des lacs, des gouffres, et ces fleuves obscurs qui coulent sous la terre. L'horreur sacrée des profondeurs se cache derrière la paix d'une onde pure. Une puissance magnétique de fascination et parfois de mort change toujours les eaux sombres et claires." 1

L'homme effectue d'étranges et vertigineuses descentes, vers des profondeurs irréelles peuplées de monstres diaboliques: la puissance d'attraction de l'eau vient de ce que l'homme s'y reconnaît TROP; c'est là sa menace, son piège. La fluidité des eaux courantes, lentes ou rapides, trouble le héros boschien; il y décèle un monde à demi invisible de formes fugitives qui charment et parfois fascinent l'âme inattentive et vulnérable. Ainsi dans Le Mas Théotime, les eaux obscures et secrètes de la source voilent une activité souterraine intense, et on retrouve cette même fébrilité à l'intérieur de la psyché de Pascal:

"Un choc venu du coeur à la gorge, et qui aussitôt étouffait ma parole." 2

Les profondeurs menaçantes des nappes fluviales correspondent à l'agitation subconsciente de Pascal; celui-ci, devant les eaux noires de la source, reçoit

1. Sabinus, Paris, Gallimard, NRF, 1951, p. 182.

2. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 280.

les "murmures de tout le cosmos". Du même coup il en possède toute l'ambivalence et la multiplicité d'interprétation. La fusion de la réalité externe (l'eau) et de la composition interne du héros (Pascal) est le trait le plus caractéristique de l'imagerie boscienne: le cheminement psychique de l'individu est comme moulé sur les circuits invisibles de l'eau. Les deux pôles recèlent un "point obscur" d'où rayonnent des ondes croissantes qui vibrent jusqu'à la surface. On connaît la fonction "ascentionnelle" de l'inconscient au sein de l'individu boscien; son ressurgissement dénote une volonté de synthétisation de la psyché, à un désir de recréer l'harmonie perdue depuis la scission de l'esprit en deux zones bien distinctes: d'une part les énergies canalisées, d'autre part les pulsions incontrôlables ou refoulées. Les eaux résiduaire portent en germe la même complexité: les poissons-fantômes qui circulent librement dans leurs nappes souterraines sont coordonnés, dans l'inconscient de Pascal, aux forces maléfiques qu'il ne peut réprimer. Le héros fait CORPS avec l'ambiguïté des eaux; c'est pourquoi il s'y reconnaît aisément.

Pour ce qui est de Geneviève, il y a nette évolution dans le régime des images aquatiques. Au début du roman (Le Mas Théotime) elle est terrorisée par l'activité sournoise des courants souterrains de la source, camou-

flée sous une surface en apparence immobile. Geneviève pressent dans ce mystère quelque chose d'inatteignable: son esprit naturellement aérien est, pour une fois, impuissant à soulever le voile de ces gouffres secrets: son imagination vive en conçoit bien vite un adversaire de taille, insaisissable. Plus tard, la chaleur néfaste déclenche dans son esprit une vision nouvelle de la matière aquatique: elle assiste, effrayée, à la "lente évolution de bêtes mystérieuses" au creux de l'eau limpide. Elle se surprend à reconnaître, au coeur de ce fourmillement de nageoires, la même inconstance et la même frivolité de sa propre nature, tout entière sous le signe néfaste de l'éphémérité. Pascal notera cette variation d'humeur chez sa cousine:

"Ses yeux verts, tout à coup si étranges, laissaient filtrer un regard aigu que je ne lui connaissais pas." ¹

Le verbe "filtrer" exprime bien le "ressurgissement" d'une puissance obscure issue des profondeurs inconscientes de Geneviève. Du même coup le tempérament s'agite, en accord avec l'éveil sournois des énergies aquatiques.

L'âme de Geneviève s'est reflétée au miroir des eaux nocturnes de la source; les créatures inquiétantes des abîmes ténébreux ont comme répondu à son image con-

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 59.

templative. Il en va de même pour une autre héroïne de l'univers boskien, à la fois voluptueuse et triste, en proie à un ardent besoin de redevenir humaine: c'est Ameline, la sorcière dans Sabinus. Tout son espoir, toute son existence se résument à un seul acte: régénérer son âme par un contact charnel avec l'eau. Cette femme a la folie de la dévastation; personnage nocturne par excellence, son dessein est d'exterminer tous ces Balesta qu'elle redoute et pour lesquels elle nourrit une haine féroce. Mais en redevenant humaine (par le contact de l'eau) Ameline, du même coup, se vulnérabilise, de nouveau présente au monde dans toute sa nudité d'âme:

"Un regard encore étranger à ce qu'il voyait devant lui, un regard sans expérience des choses, et qui, nouveau venu dans ces pâles prunelles, hésitait, faiblissait bientôt, remontait de l'ombre, puis errait un moment sur l'eau, sur le bois, sur le sol, pour retourner enfin tout au fond de ces yeux sans âme, où il demeurerait fixe et comme hanté." ¹

Ameline vient de subir une lente métamorphose: penchée sur l'eau, elle y cherche son image étrange et perfide. Son esprit oscille entre l'ombre et la clarté, entre les profondeurs nocturnes, croupissantes, et les surfaces douces, originelles. L'âme de la vieille femme, jusque là livrée aux ténèbres, expérimente

1. Sabinus, Paris, Gallimard, NRF, 1951, p. 102.

un amour naissant, purificateur. Mais cette réincarnation aboutit inévitablement aux pires châtiments. Même habitée d'une âme humaine, Ameline demeure tourmentée, assaillie par les monstres diaboliques: par une nuit chaude, elle se rend à la fontaine voisine de la maison de Sabinus (véritable objet de son amour naissant). Arrivée sur les rives, comme si elle accomplissait des rites sacrés, "avec des mouvements lents et las, longs et graves, elle commença à se dévêtir. Les vêtements glissaient, l'un après l'autre, de son corps à ses mains, de ses mains sur le sol. Elle les détachait avec un bizarre respect et se dépouillait solennellement. On eût cru assister à des actes cérémoniels préparant avec précaution une montre sacrée." ¹ C'est alors qu'elle plonge, entièrement nue, dans la fontaine limpide. Est-ce une liturgie de purification? Son étrange sacrifice terminé, elle se revêt, avec la même gravité des gestes cérémonieux. Mais elle est encore à moitié nue lorsque Sabinus, colosse parmi les colosses, avance sa silhouette massive au milieu des ténèbres: cet homme est mandaté par le DIVIN, sa mission est solennelle et punitive à la fois:

"Il opposait tout son poids de vie dense et inébranlable aux actes insensés du monstre sacrilège. Il était apparu sur la scène avec la discrétion de la toute-puissance, à l'heure opportune, pour le dénouement." ¹

1. Sabinus, Paris, Gallimard, NRF, 1951, pp. 187-188

Ameline, pétrifiée dans ses sortilèges et surprise sans ses maléfices, voit que son délire aquatique n'a conçu que des gestes d'outrage. L'image de la femme nue plongeant dans la source nocturne, qui évoquait d'abord la volupté charnelle, se retourne ainsi contre Ameline: elle est mise en face de sa vérité profonde, de sa nature foncièrement diabolique. La faute originelle est inscrite dans son âme, à jamais. Ameline est la MORT; les eaux stagnantes, qui suggéraient la douceur régénératrice, sont elles-mêmes réceptacles de la mort résiduaire: la tentative féminine de "renaître" par un contact physique avec l'eau est ainsi terrassée par les forces du Mal, incarnées dans l'eau trouble. Les monstres sous-marins fascinent toujours le corps vicié par la Faute: le magnétisme qu'ils exercent est essentiellement pernicieux.

L'Image primitive de la baigneuse est donc souillée par la présence du Malin, invisible dans les eaux noires. Jean Onimus a bien saisi l'humeur trompeuse des profondeurs souterraines:

"Au fond de cette eau n'est pas vraiment de l'eau: enfoncée dans la terre, tapie au creux d'une grotte ou cachée sous d'épaisses frondaisons d'arbres, c'est un fluide tout chargé du magnétisme de la terre." ¹

1. ONIMUS, Jean, La Poétique de l'Eau d'après l'Oeuvre de H. Bosco, "Cahiers du Sud", 46ème année, no 253, p. 99.

Tous les héros de Bosco recherchent cette descente aux zones bouillonnantes de l'eau noire; ils se dépouillent peu à peu de leur lucidité, plongés dans le "néant substantiel" et le vide intemporel. Le narrateur d'Hyacinthe, par exemple, tend à immobiliser sa conscience troublée, et ce pour mieux rejoindre SON être intime. Devant les étangs brûlants, il est envoûté par la magie de l'eau captatoire, et son âme se dissout avec les flots tourbillonnants. C'est avec peine qu'il réussit à remonter vers la terre, à traverser les nappes fluides de sa propre inconscience psychique. Cette verticalisation intérieure de l'homme, qui apparaît d'abord comme une nouvelle naissance, signale une puissante volonté de puiser au creux de ces trésors inestimables enfouis sous la conscience éclairée.

Mais de là naît aussi l'ambivalence des eaux ruisselantes: elles évoquent une mort irréversible, la plus stagnante qui soit, et en même temps elles servent à purifier l'homme de ses Fautes, à le faire revivre d'une vie plus dense, plus intériorisée. Le narrateur d'Hyacinthe est attiré presque religieusement par les eaux de la source; du même coup il est hanté d'une menace sourde, inconnue, jaillissant du limon originel et sacré. Seul Balandran (dans Malicroix) et Sabinus réussissent à apprivoiser la puissance magnétique des eaux dormantes, par une communion intime

avec le fluide dévorant de la terre:

"De lui s'exhalait une odeur d'eau, de boue fraîche et de plante mouillée, comme s'il fût sorti de l'eau du fleuve. Cette odeur semblait annoncer non point la présence d'un homme, mais d'un être encore attaché au limon originel. Et cependant l'homme était là, chargé de toutes ses présences, attentif à mes yeux, à mes pieds, à mes mains, à ma stature, avec impassibilité, mais l'oeil brillant." ¹

Les images fuyantes de l'eau cristalline n'ont pas de secret pour cet être sauvage et primitif. Sa conscience fourmille d'apparitions surnaturelles; il parle le langage des filets marécageux, pour entrer en mystérieuse relation avec les eaux jaillissantes, pourtant si répugnantes à l'approche de l'homme.

Dans ce même roman (Malicroix), un monde à la fois déraisonnable et enchanteur est créé par la présence magique du Rhône; fleuve tourbillonnant, en perpétuelle agitation, il est la personnalisation déroutante du DESTIN qui frappe les héros. Martial est à la fois hanté et séduit par la coulée de ces flots torrentiels: il compose avec eux une même unité vivante, un équilibre physique merveilleusement saisi par la joie de vivre dans une authentique solitude. Le Rhône, c'est la volonté pure, la volonté impersonnelle, celle d'un antique élément. Il inspire la terreur, provoque

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 30.

l'égarement de l'esprit en débusquant ses monstres cachés. Parfois il devient complice de la Nuit mortuaire, accablante:

"L'ombre, les êtres et les eaux semblaient si fluides que plus rien de moi ne me rattachait à leur existence. Je flottais à travers l'abîme des ténèbres, et je gardais mon corps dans l'immobilité. Il était de glace..."¹

De là naît l'ambivalence du grand fleuve: à la fois courant impétueux, colérique, signe prestigieux de la véhémence du Créateur, et source d'une vie mystérieuse, compacte, minée de gouffres perfides. Le Rhône symbolise une manière de destruction du cosmos, un déluge cosmique, en fonction d'une nouvelle naissance de l'humanité. A cet égard, l'individu est saisi, encore une fois, de la nécessité d'expier la F_aute Originelle, condition première de son rééquilibrage interne.

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 376.

SOMMAIRE DE LA QUATRIEME PARTIE

Page

<u>INTRODUCTION.</u> Valeur du FEU par rapport aux trois autres éléments	100-1
---	-------

A. LE FEU EXORCISE

1. La LAMPE, symbole de l'acharnement à survivre	101-102
a- fusion de l'homme et du cosmos sur- naturel. <u>Hyacinthe</u> .	102
b- le feu de la résurrection	102-104
2. Puissance bénéfique du FOYER dans <u>Ma- licroix</u>	104
a- la flamme, principe de solidarité entre les individus d'une même race	105
b- force de réanimation d'Anne-Madeleine	106

B. LE FEU AMBIVALENT. LES INCENDIES

1. Double valeur rituelle du bûcher dans <u>Sabinus</u>	106
2. La matérialisation de la colère divine	107
3. L'exemple de Martial dans <u>Malicroix</u>	108

C. LA FLAMME INTERIEURE DES PERSONNAGES

<u>Le Mas Théotime</u> et l'égarement de la conscience	109
a- l'union de l'air et du feu au coeur . de la psyché	109
b- la "brûlante" sauvagerie de Geneviève	110-111
c- l'apparition du mystérieux assassin et le délire cosmique qui en résulte	111
d- pouvoir d'embrasement de la NUIT	112

e- l'échauffement du "sang Clodius" dans les veines de Pascal	113
f- complicité de Clodius et de l'espace "étouffant"	114

D. LE LANGAGE DE LA TEMPETE

1. L'ivresse des éléments déchainés	114-115
2. Le rétablissement de l'homogénéité naturelle	116

E. FASCINATION DE LA TERRE ET DU FEU REUNIS 117-118

F. FIGURES TERRESTRES DU FEU DEVORANT

1. Dromiols et le tempérament bestial dans <u>Malicroix</u>	118-119
2. Christine et le débordement d'énergie vitale dans <u>Sabinus</u>	119-120

La terre, l'air et l'eau réunis exercent, nous l'avons vu, une double puissance de fascination et de destruction chez l'individu. Mais il n'y a que le FEU pour rendre plus déchirante encore cette ambivalence au coeur de l'homme, en précipitant la conscience lucide dans un abîme infini, sans espoir de retour à la clarté rassurante du jour nouveau. Car si les héros bosciens sortent grandis de leurs expériences aériennes ou aquatiques, ils s'épuisent et se consomment dans la lutte inégale avec la flamme dévorante de l'univers. Il ne s'agit plus d'une initiation heureuse, de la rencontre exaltante, des forces cachées de la nature, mais bien d'un affrontement entre l'humain vulnérable et les énergies sanglantes du cosmos. Ce combat est d'ailleurs inscrit à l'intérieur même de la psyché, symbolisé par le choc des passions subconscientes (depuis longtemps refoulées) et de la raison clairvoyante.

Nous verrons que Bosco réussit à exorciser le démon du feu, et ce par l'intermédiaire de deux réalités apaisantes: la LAMPE et le FOYER réchauffant. Toutefois la première caractéristique de la flamme, celle qui provoque le plus d'égarements partout où elle se manifeste, est le rite de purification. Dès lors il nous faudra examiner le processus d'amplifi-

cation des luttes entre les personnages par la médiation du feu; si Geneviève (dans Le Mas Théotime) et Christine (dans Sabinus) s'enfièvrent et "brûlent" si rapidement, c'est par le jeu des oppositions qui aveuglent leurs esprits tourmentés. Enfin, nous tâcherons de reconnaître, parmi tous les héros bosciens que nous avons étudiés, ceux qui vivent le plus intensément sous le signe de la "combustion", véritables agents de la folie démoniaque de l'univers.

Objet, personne ou âme, la lampe est l'expression sensible d'une seule et même réalité, la vie, une vie profonde et mesurée qui ne s'éteint jamais. C'est vers elle que se tourne Martial Mégremut (dans Malicroix) aux pires tourments d'angoisse:

"C'était un être doux et amical, qui me communiquait, dans ma détresse, l'onde modeste de sa vie de lampe. Car son globe de verre, seulement un peu d'huile l'alimentait. Huile onctueuse qui montait à la flamme, et la flamme la dissolvait dans sa lumière." ¹

Symbole de l'acharnement à survivre, la lampe réanime les forces vitales des individus en illuminant les profondeurs nocturnes de l'âme, trop longtemps couvées. Elle-même source d'émerveillement, elle magnétise le regard par son allure de grande paix, de pitié et de tendresse. La valeur sacrée de la

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 318.

flamme vacillante dépasse celle de tous les autres objets. Bienveillante, attentive, maternelle, elle devient une créature vivante qui camoufle ses propres mystères, tout comme les humains.

Dans Hyacinthe, la petite lampe qui brille à la fenêtre du mas solitaire indique une présence humaine autrement insoupçonnée. Elle devient le réceptacle des sentiments de nostalgie et d'amour qui agitent tout un plateau isolé. Un homme, le héros de l'oeuvre, est alors entraîné dans une descente intérieure au plus profond de lui-même, et toujours la petite flamme éclaire les bas-fonds de sa propre vie. Ainsi l'objet, sublimé par sa valeur humaine, dégage une mystérieuse puissance spirituelle canalisée par un seul être initié à son secret:

"L'ennui béant que je trouvais en moi disparaissait dès que je pénétrais dans cette Geneste où, près de la lampe, m'attendait mon âme. Inquiet de savoir ce que je me dissimulais toujours, là seulement, je me parlais. Mais jamais de réponse... De guerre lasse, morceau par morceau, je m'inventais une vie. Je retirais d'une mémoire imaginaire toute une enfance que je ne me connaissais pas encore et que cependant je reconnaissais."¹

La lampe trouble les âmes en y débusquant une seconde vie, elle-même purifiée des maléfices terres-

1. Hyacinthe, Paris, Gallimard, NRF, 1940, p.84.

tres. Elle secrète une extraordinaire puissance d'évocation: elle est "l'oeil de la maison" rassurant ou troublant selon la teneur du message qu'elle contient. Il nous semble dès lors évident (toujours dans ce roman étrange qu'est Hya-cinthe) que la flamme représente l'union de l'homme et du cosmos surnaturel. D'un côté il y a la métairie solitaire qui épie, qui guette avec une constante vigilance; de l'autre côté s'élève La Commanderie, véritable repère du narrateur qui tente de percer le mystérieux signal de la lampe. Ainsi la communication entre les deux pôles s'exerce-t-elle au niveau psychique: il s'agit de la rencontre sacrée de deux états d'âme, de deux regards qui se croisent et se cherchent, détachés de l'accablante présence du corps. L'objet lumineux permet encore d'éveiller à l'intérieur des personnages les débris d'un passé imaginaire: par le retour à l'enfance qu'il suscite, il conduit à la réunification spirituelle des deux héros en présence, Constantin Gloriot et le locataire de La Commanderie.

C'est le FEU de la résurrection, de l'éternel retour. L'âme DEVIENT alors ce qu'elle contemple:

"J'étais troublé jusqu'aux racines de mon être. Car le maître de La Geneste, maintenant, c'était moi, en train de me ressusciter(...). C'est l'apparition de la lampe qui a dégagé tout à coup cette personnalité étrange. L'objet a ému les profondeurs." 1

Les frontières temporelles et spatiales sont du même coup abolies. Derrière la lampe se tient l'âme de Constantin Gloriot, cette âme que le narrateur aurait voulu ETRE. La petite lampe protège encore contre l'envahissement sournois de la nuit: elle oppose aux sortilèges la clarté du jour éternel; de là découle sa merveilleuse fascination. L'image nocturne, symbole de la mort, est dissoute par l'image de la lampe, symbole de vie intense. Celle-ci dégage une vapeur amicale, comme une sourde tendresse: elle est ce qui survit au coeur du néant, elle-même chargée de puissances mystérieuses.

Au même titre que la lampe fidèle dans Hyacinthe, le calme feu de bois dans Malicroix, par son odeur domestique rassurante, constitue l'unique forme de vigueur ou de "mouvement" dans la maison. Un tel foyer peut être entrevu à l'aide de trois niveaux d'interprétation différents: il permet d'accélérer l'arrivée des songes, il éveille les souvenirs immémoriaux, enfin il opère la fusion de l'hom-

1. Hyacinthe, Paris, Gallimard, NRF, 1940, p. 158.

me avec les archétypes de sa propre civilisation. Ces trois "faisceaux" se regroupent autour d'une même valeur éternellement présente: la SENSIBILITE, principe de solidarité entre les individus:

"Il ne reste d'humain en nous que la chaleur; car nous ne voyons plus la flamme qui la communique. Nous sommes nous-mêmes ce feu familial qui brûle au ras du sol depuis l'aube des âges, mais dont toujours une pointe vive s'élève au-dessus du foyer où veille l'amitié des hommes." ¹

Ainsi la communion entre les êtres d'une même race est-elle sacralisée par le prestige du feu. Nul exemple n'est plus révélateur que celui du fameux candélabre à sept branches: seul Martial peut allumer la septième bougie, preuve de sa véritable affiliation aux Malicroix. L'oncle Rat a beau lutter avec la mèche du flambeau, il ne réussit jamais à l'enflammer: il est étranger à la lignée miraculeuse du grand Cornélius.

Le héros de l'oeuvre se laisse souvent entraîner à la contemplation des tisons, des cendres, facteur essentiel d'une vie sagement réglée, uniquement préoccupée de sa lutte avec le froid du dehors. La pénétrante douceur qui filtre de l'âtre invite au repos et à l'amitié, à une vie plus CONCRETE que

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p.44.

jamais. De là naît un nouvel humanisme, signe de bon accueil et d'unification par le corps:

"C'est une douceur animale qui se communique à mon sang, débile encore. De la chevelure très sombre, descendent d'autres lents parfums d'herbe et d'arbre, puissants de vie (...); et ce qui m'en vient de vigueur nouvelle se fond, en moi, à cet alanguissement à demi nocturne de la convalescence qui s'éveille et qui hésite devant l'ivresse de revivre." ¹

L'apparition d'Anne-Madeleine dans le roman provoque un étrange accroissement de vitalité, le ressurgissement des sources débordantes de vigueur animale longtemps assoupies par le froid. Tout comme Geneviève dans Le Mas Théotime, elle incarne une sorte de bûcher intime qui facilite le jeu de la mémoire et rappelle de loin les souvenirs les plus oubliés. Bosco a su donner à ses personnages féminins cette capacité de réanimation qui les élève bien au-delà des contingences terrestres.

Pourtant le FEU n'est pas moins ambivalent que l'eau ou la terre. Certes la chaleur vivifiante du foyer, la lueur rassurante de la lampe, inspirent une profonde intimité. Que penser alors des incendies, si fréquents dans l'oeuvre de Bosco? Nul ne peut les exorciser. Ils symbolisent une double valeur rituelle de purification et de châtement,

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 280.

à la fois diaboliques et libérateurs. Ainsi dans Sabinus, la forêt devient une gigantesque "Cité des flammes" qui propage ses cheminées de feu bien au-delà du troupeau d'Arnaviel; ce dernier est le guide, le sauveur qui s'oppose farouchement à la violence bestiale de l'élément destructeur. Car le feu consume l'espace tout entier: il expurge les passions des hommes en faisant miroiter la noire figure du Destin. L'étouffement puis l'asphyxie dernière correspondent dans la psyché des héros à l'irréremédiable emprise de la Mort, à la dissolution des fonctions vitales de l'individu. C'est alors que s'exerce la force punitive du ciel vengeur, puissance qui naît et renaît d'elle-même, qui tourne et se retourne avec furie:

"Une seule spirale pourpre s'enroula et se déroula vers le ciel, le troua de sa pointe, fléchit, retomba, et subitement fit explosion en milliers d'éclats, sur le sol (...). Puis la flamme sortit du sol, s'épanouit, balaya d'un tourbillon fauve des milliers d'arbustes. Retombée sur ses propres cendres, elle céda brièvement le ravin à l'ombre et à la fumée." 1

C'est dire la teneur en "énergie électrique" de ce feu destructeur. Tout se passe comme si la terre encaissait les coups de la colère divine, animée par

1. Sabinus, Paris, Gallimard, NRF, 1951, p. 210.

un flamboiement cosmique. Les Balesta sortiront de ce feu grandis mais blessés: leur sang est purifié des sortilèges. N'est-ce pas le même symbolisme qu'on retrouve dans Malicroix lorsque Martial trouve Dromiols et ses acolytes dans une hutte, déjà réjouis du coup funeste qu'ils porteront aux Malicroix? Le héros s'incarne alors dans la violence de la flamme vengeresse:

"Car c'était, je le sentais bien, vers moi qu'il montait de la terre battue, étant mon feu, le feu du signe de la force, et déjà il illuminait le faite de la hutte barbare, d'où il allait chasser les intrus, d'un seul jet de flamme. Je pris la bûche ardente et l'élevai contre le toit. Le toit prit feu." ¹

Par le FEU, Martial déclenche un processus de résurrection: il chasse Dromiols, l'illégitime, et rend plus irrémédiable encore son insertion dans la lignée des grands Malicroix:

Ainsi, partout dans les romans de Bosco où se manifeste une importante concentration d'énergie vitale, le feu est présent. Au strict niveau de l'individu, cette "agitation" est toujours provoquée par le choc des passions contraires. Dans LE Mas Théotime par exemple, l'atmosphère dévorante

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 313.

de la Nature déclenche à l'intérieur des personnages diverses attitudes à la fois exaltantes et douloureuses; la "flamme" embrase les héros et dilate ou bien pulvérise leur identité propre. L'eau apaisait souvent la conscience troublée; le feu la précipite dans un égarement absolu:

"Notre jeunesse et notre force animaient notre sang encore chaud, et malgré l'influence apaisante de l'ombre, cette chaleur brûlait encore nos visages." ¹

La chaleur écrase le mas Théotime, mais c'est pourtant d'une telle source accablante qu'il retire ses joies réelles. Le Soleil est l'esprit mâle de l'univers; sa puissance affermit les humeurs sauvages qui viennent de la terre. Du même coup le sang des humains semble véhiculer une ardeur nouvelle, jaillie on ne sait d'où mais combien vivifiante. Et cet "air chaud qui sent la fournaise", c'est bien là l'union de l'air et du feu, la fusion des réalités interne et externe de l'individu; ce dernier ne peut plus endiguer ses pulsions "souterraines". Les forces obscures de la psyché éclatent alors avec un dynamisme inégalé.

Le feu n'éveille donc pas que des images apaisantes ; il projette une haleine furieuse et c'est bien souvent à la lueur d'un tel brasier que Genevi-

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 85.

ève, la cousine de Pascal, se reconnaît dans toute sa sauvagerie. Avec elle Pascal a les mains brûlantes; son amour est concentré et amplifié jusqu'au bout de ses ongles. Le héros est comme aveuglé par les lueurs primitives de sa propre sensibilité; les cheveux de Geneviève n' "inondent" plus son visage, ils le brûlent sans pitié. Le feu est alors le signal de la découverte, du dévoilement des véritables passions: par la suite la cousine du héros, "fille du vent", quittera le mas à cause de la chaleur trop accablante qui y règne; en elle jaillit une vive étincelle, née de l'attrait mystérieux qu'elle nourrit pour la puissance invisible de Clo dius et aussi pour le grenier aux plantes gardé si jalousement par Pascal:

"Un vif désir venait de s'allumer
en elle, si vif que je craignis
qu'elle ne pût le contenir." ¹

Le feu s'allume partout où le désir n'est pas comblé; il résulte d'une frustration originelle. Pascal verra en Geneviève une "flamme qui consume tout" et qu'il faut à tout prix maîtriser. La jeune femme est tout entière incarnée dans l'ardeur de ses passions frivoles: pour un rien elle rassemble tout son être à la pointe extrême de son imagination, et

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 63.

là elle "flambe". Elle ignore les bienfaits de la terre avilissante, ce qui ajoute au mécontentement déjà lourd de Pascal. Il opposera d'ailleurs ses propres symboles à ceux de sa cousine:

"J'en savais trop maintenant sur Geneviève pour croire aux apparences de son caractère et à l'inconstance de son coeur. Je savais que l'âme y vivait d'une vie seconde, brûlante, et que les coups portés à sa chair secrète y traçaient des blessures ineffaçables. Je recevais à tout moment des signes de détresse qui me parvenaient de ces retraites éloignées et qui semblaient pourtant démentir trop de gestes minutieux et tant de soin à bien conduire le ménage." ¹

De même le brusque alourdissement de l'espace aérien, si étranger à la nature exaltée de Geneviève, annoncera l'apparition du mystérieux assassin. Ce Lebreux est en fait la matérialisation vivante du feu destructeur qui entraînera les autres personnages dans une sorte de délire cosmique. De plus, il symbolise l'éclair fulgurant qui enfièvre et fait exploser les passions latentes de Pascal; en lui préexiste un bouillonnement convulsif de haine, de violence et d'angoisse qui, au contact des courants infernaux du cosmos, éclate dangereusement. Par suite le héros (Pascal Dérivat) subira une pression morale intense: chacune de ses paroles "sent la tempête". Il est entraîné dans un

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 168.

tourbillon de fumées étouffantes d'où il ressort alangui ou dément. Tout se résume à une profonde CONNAISSANCE DE SOI, véritable rituel d'initiation pour la conscience éplorée.

La NUIT est tout aussi propice à l'embrassement des passions humaines; elle permet de mettre en lumière les virtualités les plus ardentes et les plus secrètes des héros, celles qui naissent de l'inconscient. Geneviève craint ce dévoilement, cette exploration du "noir royaume" de son âme qui mène à l'engloutissement certain. Ainsi les sortilèges nocturnes s'unissent à la chaleur pour déchirer la conscience lucide et la précipiter dans une sorte de néant cosmique: les ténèbres rendent la cousine de Pascal encore plus insaisissable, aussi dévorante qu'avide d'être dévorée.

Au même titre que la nuit, le SANG provoque de graves accès de violence: il s'agit d'une "brûlure" innée, qui se transforme en énergie inattaquable lorsqu'on arrive à la maîtriser. C'est le cas de Pascal qui sécrète dans ses veines le sang terrible de Clodius; cela suffit à le distinguer, à le mettre en marge des autres habitants de Théotime. Contre le sang nul ne peut rien: s'il s'échauffe, on s'écarte, on se tient à distance, comme devant

un monstre indestructible. Et pour l'âme du héros les plus grands dérèglements sont à craindre:

"Car je sentais que substituait à moi, à cette chaleur dévorante, une sorte de fièvre froide, comme si, transporté avec une égale impétuosité, mon sang fût cependant devenu de glace. Les jugements de ma raison dominaient les récents tumultes de mon âme jusqu'à les effacer." ¹

L'affroi qui succède à la fureur, tels sont les versants opposés d'une seule démarche: Pascal tire de sa "dualité sanguine" une nouvelle harmonie; il est retenu dans les limites rassurantes de l'honneur et de "l'amplitude" du recueillement. Le sang de Clodius, au contraire, ne chavire qu'une violence négative et destructrice, vestige du péché originel qu'est la DEMESURE. Pascal s'acharnera toujours à repousser cette puissance séductrice qui l'assaille: toutefois la "source de fureur" couve en lui, prête à être transmuée en bûcher dévorant; c'est elle qui fige les regards lucides du héros comme si, à la contemplation exaltante, succédaient les pires tourments de l'angoisse.

Et que dire de l'intrépide habitant de La Jassine qui s'assure la complicité maléfique du feu et de l'air réunis pour allumer ses brasiers de provo-

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 124.

cation. Clodius "brûle" d'une passion redoutable où crépite son orgueil terrien et son amour du sol primitif. Pour cet homme mieux que pour tout autre, le feu renferme une valeur sacrée, signe de la vitalité des ombres qui assaillent les âmes vulnérables de Théotime.

Disons tout de suite que ce langage du "sang qui consume" rejoint spontanément celui de la tempête: l'air déchaîné comme l'air bloqué, c'est l'enfer dévorant, la force destructrice de l'univers. En d'autres termes, il s'agit de la même lourdeur hallucinante qui aveugle l'individu isolé, mais amplifiée à une échelle cosmique. Tous les personnages sont magnétisés par cette "matière électrique" qui gonfle les corps en les animant d'un désir brûlant mais sans objet:

"Le ciel était noir et terriblement constellé. Cette étrange noirceur et les grands feux célestes pesaient sur la terre. Le sol craquait de chaleur et il fermentait (...). On y voyait mal, l'air était puant. Mais on devinait que le feu, étouffé dans les caves, cédait et, faute d'aliments, se retirait peu à peu sous les voûtes où il n'allait pas tarder à mourir." ¹

La rêverie de l'orage accède "naturellement" au niveau symbolique: à l'ivresse des éléments déchaî-

1. Sabinus, Paris, Gallimard, NRF, 1951, p. 270.

nés correspondent dans l'âme humaine les sentiments de colère et de torpeur qui débouchent parfois à la démence. Certes les tempêtes que nous décrit Bosco (et elles sont bien authentiques) sont des chefs-d'oeuvre de réalisme vécu et concret; mais elles ne sont exaltantes que par les rapports intimes qu'elles entretiennent avec le cheminement intérieur des héros. C'est ainsi que nous assistons à la fusion universelle de deux états d'âme, l'un étant le microcosme éthéré de l'autre. La réunification des deux pôles confère une haute dignité à l'homme qui a eu l'audace d'affronter l'incendie céleste.

Dans la mesure où la tempête chavire les puissances du mal, seules les âmes déjà initiées à cette énergie peuvent s'y dissoudre. C'est là toute la signification de l'orage qui se forme, menaçant, et qui n'éclate pas: ainsi dans Le Mas Théotime, les collines de Puyreloubes flambent sous l'intense chaleur (en accord avec les esprits démoniaques de Clodius et de Lebreux) et l'air, assailli par de colonnes de feu, "s'allume" de partout. La voûte céleste se rabaisse lentement sur la campagne calcinée; elle est la principale victime du feu destructeur. Seule l'eau de la source échappe à l'embrasement général, au détriment de la plaine qui exhale une puissante "odeur de fournaise".

Tout le chapitre XIII du roman est sous le signe de la menace du feu, du danger latent. La bête monstrueuse, c'est l'assassin, véritable représentant sur terre de la colère cosmique. On a vu que Geneviève, de plus en plus, souffrait à cause de la chaleur environnante; son malaise atteint un point culminant lorsqu'elle rencontre Lebreux, son mari, et leur rapprochement symbolise l'union de l'air et du feu dans l'espace aérien. Les cheveux de la jeune femme sont "fauves", tout comme les sourcils du meurtrier. C'est alors que le lecteur se rend compte d'une réalité brutale mais convaincante: le véritable "complément" de Geneviève n'est pas Pascal mais bien cet homme mystérieux qui est venu la chercher. Au plus fort de la menace, Pascal sera d'ailleurs déséquilibré par les flots impétueux nés de la colère de Lebreux:

"En moi montait l'orage; et, de mon coeur sec et fiévreux partaient des flots de sang violents et irréguliers qui ébranlaient les points les plus sûrs de mon âme et déjà dégageaient de mauvaises ombres: la peur d'abord, puis la colère, une colère de haine, étroite, chaude, et dont tout mon être vibrait intérieurement." ¹

Ainsi l'ombre terrifiante de Pascal n'est plus son cousin Clodius (qu'il a déjà assimilé à son être) mais

1. Le Mas Théotime, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1945, p. 322.

bien l'assassin qui soulève en lui un sang obscur qui l'échauffe de toutes parts. Du même coup l'air devient irrespirable: par une sorte de préméditation, l'orage reste en suspens au-dessus des collines, nourrissant davantage le pouvoir passionnel des personnages. Pascal a beau vouloir retrouver son équilibre (c'est pour cela qu'il s'est rendu au bois reposant de Vieilleville), il est de plus en plus obsédé par l'idée de voir rassemblés sa cousine et l'hôte mystérieux. C'est d'ailleurs à la suite d'une telle réunion que les blocs de nuages se retirent et que la vie paisible de Théotime reprend son cours normal. Geneviève s'est vue inconsciemment attirée vers le FEU (son mari) par le biais des "provocations réelles" et désormais elle n'est plus épiphénomène dans l'esprit bucolique de Pascal. La tempête était née de l'amour illégitime qu'entretenait Pascal pour sa cousine; à la fin du roman, l'homogénéité "naturelle" et véritable est rétablie.

Telle est la grande fascination de la terre et du feu conjugués: à l'avidité de l'homme, ils opposent une flamme démoniaque qui risque de les embraser corps et âmes. Ainsi dans Sabinus:

"Ceux que le Destin a chargés, pendant les plus grands mois de puissance solaire, de toute l'énergie dont les forces du plein été nourrissent et enfièvrèrent les passions, ceux-là risquent au contact du premier orage, en

flambant, d'embraser autour d'eux
corps et âmes, qui, eux-mêmes pleins
de feux couverts, vont leur rendre flam-
me pour flamme jusqu'à l'anéantissement
de la dernière cendre." 1

Le temps que met l'orage à rassembler ses idées, l'attente, le pressentiment et l'angoisse se succèdent dans la psyché des héros. Et dès que l'orgueil de l'homme se manifeste, il est rapidement consumé telle une puissance illusoire anéantie par la colère "qui vient d'en haut". C'est le vieux pacte du feu, de la terre et de l'âme, issu de la main des pères et qui châtie religieusement toute atteinte à la suprématie divine.

Dromiols, le diabolique notaire dans Malicroix, représente un cas typique d'expiation par une suite d'un "trop-plein" d'orgueil menaçant. En lui règne la violence animale à l'état primitif, originel: en face de ce visage de haine, les deux figures associées de Balandran et de Bréquillet incarnent l'amour, le don de soi et les forces bénéfiques. Dromiols est déterminé à éloigner Martial des biens légués par l'oncle Cornélius de Malicroix; il rassemble toutes ses ruses et toute sa cruauté autour d'un même dessein: rendre intenable la vie du jeune héritier au coeur de la sauvage Camargue. Pour ce faire il lui parle sans cesse de "l'ennui et la rigueur

1. Sabinus, Paris, Gallimard, NRF, 1951, p. 162.

insupportables" de cette terre déserte (il compte bien s'emparer lui-même de la fortune par la suite). Au milieu d'une tempête, la nature bestiale du notaire apparaît dans toute son ignominie:

"Par moments, la figure brutale de maître Dromiols paraissait et disparaissait dans le vent. Carré d'épaules et de reins, le visage impassible, il montait dans une rafale mugissante, puis il s'enfonçait au flanc d'un nuage qui grondait de colère en l'enveloppant." 1

Dromiols, en cherchant à s'emparer des biens matériels de la famille Malicroix, conçoit du même coup la destruction du patrimoine spirituel de cette grande lignée. C'est par là qu'il accède à la grandeur diabolique. Etre de perversion, de malice secrétée derrière un masque de vertu, il s'enivre de la supériorité qu'il se croit assurée.

On retrouve une telle agitation fébrile chez la petite Christine (dans Sabinus) mais avec des rebondissements bien différents:

"Rien n'est plus difficile à garder. Le sang vous emporte. Quoi d'étonnant? Un sang Balesta tout flamme et tout feu! ... Profitant d'un grand mouvement de génuflexion générale, elle pinça au mollet Réneguiche, qui poussa un hurlement de douleur." 2

Christine, c'est l'intouchable, l'exaspérante, celle qui brûle d'envie de pincer tout le monde. Elle est en proie à un débordement excessif d'énergie vitale,

1. Malicroix, Paris, Gallimard, Livre de poche, 1948, p. 95

2. Sabinus, Paris, Gallimard, NRF, 1951, p. 72.

et sa nature est très caractéristique de la psychologie boscienne. Seul le grand Sabinus arrivera à endiguer les passions furieuses de la jeune fille.

Quand un désir l'enflamme, Christine devient un bout de braise; elle se distingue par son insatiable curiosité, par son amour des jeux frivoles et des "délices" de l'imaginaire. Elle nous apparaît comme la créature la plus authentique de Bosco, avec sa petite tête toujours si bouillante qui épie, rêve, dresse des plans fantastiques. Elle s'inscrit sur la même "longueur d'onde" spirituelle que Anne-Madeleine, Balandran, Hyacinthe ou Geneviève, mais elle l'emporte par son étonnante vivacité, par sa constante vigilance à déjouer les normes étreintes de son entourage. A ce titre, elle entretient avec les forces de la nature une complicité à toute épreuve. Son regard est si perçant qu'il trouble les âmes, créant par le fait même une sorte d'arrière-pays subconscient où seuls les esprits parfaitement libérés de leurs attaches terrestres peuvent se rejoindre sous le signe du feu.

Conclusion

Henri Bosco n'a jamais su renoncer à l'attrait du divin. Bien plus, il a compris que la seule démarche possible est d'imiter le génie surnaturel dans son activité créatrice et de révéler, par là même, l'essence invisible et impalpable qui se camoufle en toutes choses:

"Une première fois nous l'avons (le dieu) côtoyé en nous accordant à la création. Nous créons maintenant, pour notre propre compte, afin de le côtoyer à nouveau." ¹

Cet accouplement mystique de l'homme et de la nature, nous avons tenté d'en retracer la genèse et les manifestations parmi quatre des romans les plus célèbres de l'écrivain. Le Mas Théotime nous a initiés à l'incroyable puissance rayonnante de la terre-mère, véritable univers de fermentation qui englobe les individus au sein d'une même dialectique manichéenne: celle qui met en contact les forces exaltantes de bonheur et d'allégresse et les énergies souterraines de terreur et de sé-

1. "L'exaltation et l'amplitude", Revue Fontaine no 19-20, 1942, p. 275.

duction. Les nombreuses couches superposées de l'humus correspondent, nous l'avons déjà dit, à la stratification psychique de l'esprit humain: celui-ci est constitué d'un premier niveau superficiel (celui de la conscience) auquel vient se greffer un deuxième niveau, infiniment plus authentique et plus accablant que le premier (il s'agit du subconscient). Et de même que la terre s'abreuve à des filtres invisibles et éternellement nourriciers, tout le travail de l'individu se résume à l'assimilation des monstres obscurs de son tempérament (jadis refoulés derrière l'écran protecteur de la lucidité) et ce pour recréer l'harmonie véritable du Créateur.

Avec Malicroix nous assistons à un incroyable déferlement de passions incarnées dans tout l'espace aérien et aquatique. La complicité des pouvoirs démoniaques de la nature (rappelons-nous l'alliance du vent, de la pluie et du fleuve impétueux) obligeait le héros Martial à entretenir une communication secrète avec le monde ambiant et, par là même, à découvrir la divinité. Il y a là de quoi faire frémir de terreur, mais aussi de quoi faire éclater nos maigres sens à la mesure de tout l'univers, ce qui n'est pas moins effrayant. Bosco a toujours mis en évidence ce perpétuel glissement de la crainte à

l'ivresse, de la séduction à la folie: tous ses héros (qu'il s'agisse de Pascal, Geneviève, Clodius, Martial, le héros de La Commanderie, Sabinus ou Ameline) sont comme magnétisés par une figure sublime (celle que véhiculent les profondeurs aquatiques ou que laisse entrevoir le feu purificateur) qu'ils n'arrivent à exorciser qu'au prix de la dissolution; c'est l'histoire tragique de Narcisse qui rappelle l'inquiétude antique du primitif face à la mort: il interroge les "éléments" en quête d'un nouvel équilibre, d'une plus grande solidarité avec les réalités sacrées. Au hasard de sa contemplation, l'homme sent monter en lui l'intuition d'une présence surnaturelle qui dilate ses fonctions vitales au point de le précipiter au coeur d'étranges abîmes qui voient le néant.

En somme, l'individu est aux prises avec la nécessité d'explorer et d'approfondir le mystère. Chercher? Pas seulement: CREER. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, éclairé par la lumière du divin.

Il en va de même pour les deux autres romans que nous avons explorés: Hyacinthe et Sabinus. Le charme onirique de l'eau, la mutualité de l'homme rêveur et des ondes substantielles, le combat acharné entre les

héros vulnérables et les énergies sanglantes du cosmos (rassemblées sous le signe du FEU), tous ces thèmes se rassemblent autour d'une même idée directrice, d'un même principe de mouvement et d'enchantement: l'ANIMISME. Toute la richesse de l'oeuvre boscienne réside dans cette puissance de dynamisme et d'évocation, et c'est par là qu'elle rejoint les plus sûres et les plus anciennes aspirations de l'homme.

BIBLIOGRAPHIE

BACHELARD, Gaston

- La psychanalyse du feu, Paris, Gallimard, NRF, 1938, 219 pages.
- La terre et les rêveries de la volonté, Paris, José Corti, 1948, 407 pages.
- La terre et les rêveries du repos, Paris, José Corti, 1958, 337 pages.
- L'eau et les rêves, Paris, José Corti, 1960, 265 pages.
- L'air et les songes, Paris, José Corti, 1959, 306 pages.
- La poétique de la rêverie, Paris, P.U.F., Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1961, 183 pages.
- La poétique de l'espace, Paris, P.U.F., Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1961, 214 pages.

BEGUIN, Albert

- L'âme romantique et le rêve, Paris, José Corti, 1939, XVII-417 pages.

BEIGBEDER

- La symbolique, Collection "Que sais-je?" no 749

CAILLOIS, Roger

- L'homme et le sacré, Paris, Gallimard, NRF, Idées, 1950, 254 pages.

DURAND, Gilbert

- Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Paris, P.U.F., 1963.
- L'imagination symbolique, Paris, P.U.F., "Initiation philosophique" 1964.

ELIADE, Mircea

- Images et symboles, Paris, Gallimard, NRF, 1952, 238 pages.
- Aspects du mythe, Paris, Gallimard, NRF, Idées, 1963, 247 pages.

EMMANUEL, Pierre

- L'art de Henri Bosco, Revue "La Nef" no 71-72, pages 182 à 186

GIRAULT, Claude

- Le thème du feu dans l'oeuvre de Henri Bosco, Revue "La Table Ronde" no 203, pages 80 à 94

GUSDORF, Georges

- Mythe et métaphysique, Paris, Flammarion, Bibliothèque de Philosophie Scientifique 1953, 290 pages.

JUNG, Carl Gustav

- L'homme à la découverte de son âme, Petite Bibliothèque Payot.
- Essai d'exploration de l'inconscient, Collection "Médiations" no 39

NADEAU, Maurice

- L'univers de Henri Bosco, "Mercure de France", tome 315, no 1065, pages 120 à 125.

ONINUS, Jean

- La poétique de la maison d'après l'oeuvre de Henri Bosco, "Etudes" no 298, 1958, pages 195 à 213.
- La poétique de l'eau d'après l'oeuvre de Henri Bosco, "Cahiers du Sud", 46ème année, no 353, 1959.
- Réflexions sur l'art actuel, Paris, Desclée de Brouwer, 1964, 215 pages.
- La connaissance poétique, Paris, Desclée de Brouwer, 1966, 263 pages.

RICHARD, Jean-Pierre

- Poésie et profondeur, Paris, Edition du Seuil, "Pierres vives", 1955, 249 pages.

SARTRE, Jean-Paul

- L'imaginaire, Paris, Gallimard, NRF, Bibliothèque des Idées, 1940, 246 pages.

STAROBINSKI, Jean

- L'Oeil vivant, Paris, Gallimard, NRF, "Le Chemin", 1961, 262 pages.

SUSINI, Jean

- Henri Bosco, explorateur de l'invisible, Alès (Gard) Edition Brabo, "Magiciens au pays du soleil", 1959, 110 pages.

SYLVESTRE, Roger

- Essai sur la poésie cosmique d'Henri Bosco dans "Malicroix", thèse, Faculté des Lettres, Université de Montréal, 1963.